

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 c. la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 829.—SAMEDI, 24 MARS 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



Après la bataille de Colenso : Les anglais autour du réservoir d'eau.—Un ambulancier hindou allant chercher de l'eau



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—Intérieur d'un navire : le "Lismore Castle" à Durban

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 24 MARS 1900

## SOMMAIRE

TEXTE. — Chronique, par P. Marny. — Institut Vaccinal de Montréal. — En deuil, par Eugène Moisan. — La modernité de Bossuet, par Ferdinand Brunetiere. — Feu M. l'abbé V. Sorin. — L'aigle et le limacon, par Frédéric Bataille. — Poésie : Honneur aux braves, par Eva C... — Les mirages de la jeunesse, par Sidoine Yella. — Les chapeaux du printemps. — Douce rêverie, par Joseph. — Bibliographie — Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard. — Magie blanche, par Magus. — Nos fleurs canadiennes, par E. Z. Massicotte. — Théâtres. — Récit de voyage, par Thérèse Mandel. — Les merveilles de la science. — Poésie : Souviens-toi, par Paul de Bruch. — Pour faire un civer, par Claude Coururier. — Les jeux du coin du feu. — Nouveau feuilleton — Jeux et amusements.

GRAVURES. — La guerre du Transvaal : Intérieur d'un navire : le "Lismore Castle" à Durban ; Après la bataille de Colenso ; Un ambulancier hindou allant chercher de l'eau ; Retranchement anglais à Mafeking ; La casemate du colonel Baden Powell à Mafeking ; Camp boer. — Portraits de Bossuet ; de M. l'abbé Sorin. — Institut Vaccinal de Montréal : Salle d'attente ; Laboratoire de bactériologie ; Salle de stérilisation ; Salle d'opération ; Salle d'incubation. — Portraits du personnel de l'Institut Vaccinal de Montréal. — La mode : Chapeaux du printemps. — Devinette. — Illustration du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le sort en est jeté. Cronje et ses quatre mille braves, après avoir lutté jusqu'au bout avec un hérosisme qui a fait l'admiration du monde entier, contre des forces dix fois supérieures en nombre, ont dû capituler.

Ils sont, à l'heure actuelle, prisonniers des Anglais.

La joie est grande, et il faut reconnaître qu'il n'y a en cela rien que de naturel et de légitime.

Pourquoi Cronje n'a-t-il pas été secouru ? C'est ce qu'on saura plus tard. Dans tous les cas, il avait donné le temps aux renforts d'arriver.

Son héroïque défense sera un des plus glorieux faits d'armes de ce siècle. Pendant dix jours il a subi, en rase campagne, le feu de plus de cent pièces de canon.

Toutefois, quelque éclatant que puisse être le succès remporté par les armes britanniques, il n'est nul-

lement de ceux qui décident du sort d'une armée et de l'issue d'une campagne.

Certes, quatre mille hommes de moins dans les rangs de l'adversaire et la capture de l'un de ses généraux les plus justement renommés ne sont pas, à beaucoup près, pour l'un des belligérants, un avantage d'une mince importance. Il n'en est pas moins hors de doute qu'il n'y a pas là de quoi ralentir l'ardeur, abattre l'énergie et décourager le patriotisme de ce vaillant petit peuple boer qui a fait preuve de qualités morales et intellectuelles tout à fait exceptionnelles et qui est fermement résolu à défendre, au prix des plus grands sacrifices, son droit et son indépendance.

Qui sait, d'ailleurs, les changements que peut apporter à la situation l'attitude des Afrikanders du Cap, dont l'effervescence n'a pu être comprimée jusqu'à présent que par une sévère application de la loi martiale et dont l'hostilité semble d'autant plus à redouter que le congrès de l'Afrikander Bond, notoirement sympathique à la cause des deux républiques sud-africaines, doit se réunir à très courte échéance ?

Cette reddition de Cronje est arrivée pour l'anniversaire de Majuba-Hill. C'est une revanche. Les Anglais voulaient se laver de l'échec qui leur fut infligé ce jour-là ; ils ont fait l'effort nécessaire ; il y ont réussi. A eux de montrer aujourd'hui si la guerre entreprise n'est pas uniquement une opération financière ; à eux d'imposer silence aux Cecil Rhodes et aux faiseurs de sa suite ; à eux de se reprendre dans leur conscience et d'écouter les avis qui, de toutes parts, leur viennent de ceux-là mêmes qu'ils ont considérés jusqu'ici comme les plus sûrs d'entre leurs amis.

Lord Roberts est entré dans Bloemfontein, capitale de l'Orange. Il va essayer d'imposer la paix au président Steyn, et de détacher les Orangistes de leurs frères transvaaliens. Les Anglais réussiront-ils ? Il est certain que non, car le sort des deux peuples est trop étroitement lié. D'autre part, à la veille des hostilités, le général Joubert avait jugé que Bloemfontein n'était pas défendable. Tous les papiers, toutes les archives de la capitale de l'Etat-Libre avaient été transportés à Prétoria. Et c'est là que se jouera la partie suprême, puisque aussi bien, aucun des points stratégiques sur lesquels peut s'établir la défense du Transvaal n'est aux mains des Anglais.

Ceux-ci n'ont, en tout cas, à se faire aucune illusion. S'ils ne reviennent pas, à l'égard de Boers du Transvaal et de l'Orange, à une politique de justice et de modération, c'est à partir du jour où ils auront soupis ces patriotes irréductibles, que les plus grosses, les plus inextricables difficultés se dresseront devant eux dans l'Afrique australe. Quand même ils iraient à Prétoria, ils n'auraient supprimé un péril incessant et accompli une œuvre durable, qu'à la condition de ménager de légitimes susceptibilités, et de se résoudre à concéder aux vaincus certaines garanties indispensables.

Si donc le gouvernement de la Reine était bien inspiré, il profiterait d'une victoire qui donne ample satisfaction à l'amour propre national pour faire des ouvertures de paix et pour tenter de poser les bases d'un traité acceptable de part et d'autre.

Une inconnue redoutable dans le problème est l'attitude que va prendre Guillaume II. Il n'est pas possible d'oublier, en ce moment, que c'est de Postdam, du cabinet impérial, de la propre main de l'empereur, que sont parties, à l'adresse du président Kruger, les plus splendides incitations à la résistance armée, et même, dans une implicite mesure, les promesses de concours.

Personne n'a perdu le souvenir de la dépêche officielle de Guillaume II au respectable chef de la République du Transvaal, lors de l'incursion du flibustier Jameson.

L'entreprise de celui-ci n'était que la préface de l'agression anglaise. Nul ne s'y est mépris. Elle est tout à fait conforme aux tactiques traditionnelles de l'Angleterre, qui agit et révolutionne au préalable, par des agents de désordre munis de ses guinées, les pays sur lesquels elle se propose d'opérer.

C'est à ce moment que Guillaume II, prenant l'uni-

vers à témoin de sa haute équité, se déclara officiellement pour les Boers, contre les agitateurs soudoyés par l'or anglais.

Est-il possible de douter que, se sentant ainsi encouragés, soutenus, couverts, en quelque sorte, par la parole impériale, gage évident d'une médiation effective, les Boers n'aient ajouté cette décisive espérance à toutes celles qu'ils n'ont cessé de mettre dans la justice divine, dans leur propre courage et dans leur bon droit ?

Guillaume II, écrit un de nos confrères, sent parfaitement le devoir que lui impose, non pas seulement sa parole donnée aux Boers, mais l'attitude et la position d'arbitre et de médiateur qu'il a voulu assumer dans les conflits universels, tant pour y marquer le prestige de l'Allemagne que pour assurer à celle-ci des débouchés et des clientèles.

Il sent aussi que, par un pareil rôle, il est impossible de se passer, non pas même des forces matérielles de la France mais du coefficient de justice, d'équité, de solidarité qu'elle personnifie dans le monde et qui a fait d'elle, de tous temps excepté de celui-ci la grande protectrice des faibles !

Guillaume II, et ce n'est certes pas un banal éloge qui lui est fait ici, a voulu se substituer partout à la France. Il est allé, lui souverain luthérien, discourir du haut de son cheval sur les pierres saintes usées depuis dix-neuf siècles de l'Eglise latine, pour substituer son patronage de César germain à celui de saint Louis ou du Pontife romain.

Il s'est substitué près du Sultan aux influences françaises que Colbert avait si politiquement ménagées.

Il s'est glissé en tiers dans les accords franco-russes.

Malgré tout cela, il sent bien qu'il ne peut rien ou peu de chose sans la France, contre le brigandage avéré dont les Boers sont victimes !

Et cependant combien c'est peu connaître le tempérament vrai et l'adorable générosité française, que de la croire insensible au beau spectacle que donnerait enfin l'Allemagne si elle affirmait, quelque part dans le monde, le Droit méconnu par la Force.

Quoi qu'il en advienne, de graves événements sont peut-être proches.

P. MARNY.

## INSTITUT VACCINAL DE MONTRÉAL

(Voir gravures)

Cet établissement, unique dans la province de Québec, fut fondé l'an dernier par MM. les docteurs G. Archambault et J. Leduc, et porte le no 750 de la rue Mont-Royal. Il est situé dans un endroit des plus pittoresques et des plus salubres, sur le versant même de la montagne.

Le bâtiment, composée de deux étages, est spacieux et muni de toutes les améliorations modernes : éclairage à l'électricité, système de chauffage à l'eau chaude, etc.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons sept divisions : 1. Une salle d'attente ; 2. Chambre pour les directeurs ; 3. Laboratoire de bactériologie ; 4. Salle de stérilisation ; 5. Salle d'observation ; 6. Salle d'incubation ; 7. Salle d'opération.

La salle d'opération est vaste et bien éclairée. L'aération continue est faite au moyen de deux ventilateurs. Le plancher et les murs sont en ciment ; le plafond est en acier émaillé. L'ameublement est tout fait aseptique et consiste en tables d'opération, petites tables en verre pour instruments, tabouret en fer émaillé et tables pour solutions antiseptiques.

C'est dans cette salle que les génisses sont amenées pour être inoculées, après avoir été préparées pour cette fin dans la salle d'observation ; et c'est là aussi que le vaccin est récolté.

La salle d'incubation est unique dans son genre ; le plancher, le plafond, les murs sont en ciment, et sont lavés tous les jours avec des solutions antiseptiques. Les stalles occupent le centre et sont en fer galvanisé. On ne se sert pas de courroies pour attacher les gé-

nisses, mais de carcans en fer galvanisé, d'un mécanisme ingénieux, qui réussissent parfaitement à empêcher la trop grande mobilité de l'animal. Les génisses sont nourries au lait et aux œufs, et demeurent dans cette salle quatre à cinq jours. Le système d'égout, de ventilation et d'aération sont des plus nouveaux.

La salle de stérilisation possède également des murs en acier émaillé, et le plancher est en tôle galvanisée. C'est dans cette salle que les instruments, les habits, les serviettes et les tabliers servant à la salle d'opération et au laboratoire, sont stérilisés, ainsi que le lait pour les génisses.

Le laboratoire de bactériologie, où chaque vaccin récolté est soumis à l'examen microscopique et aux cultures avant d'être livré au commerce, est muni de tous les appareils scientifiques, tels que : microscopes, stérilisateurs, appareils à pression, chalumeaux, etc.

Le personnel de l'Institut Vaccinal est ainsi composé : Directeurs et opérateurs : MM. les Drs G. Archambault et J. Leduc ; médecin-bactériologiste, Dr Pierre Bédard ; médecin-vétérinaire, Dr L.-O. Mauffette ; assistant-opérateur, M. J.-A. Leduc, E. E.M. ; assistant au laboratoire, M. G. Archambault.

L'inspection de l'établissement est faite régulièrement par les officiers du bureau de Santé de Montréal, et nous nous empressons de donner ici les rapports de MM. les Drs Laberge et Johnston, après leur visite en janvier dernier.

MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ D'HYGIÈNE

Messieurs,

Conformément à la résolution adoptée dans votre dernière assemblée, j'ai visité l'Institut Vaccinal de Montréal, le 12 courant et, j'ai l'honneur de vous faire rapport que j'ai trouvé l'établissement tout à fait convenable au point de vue sanitaire.

Son site sur les limites du Parc de la Montagne est particulièrement bien choisi et recommandable par son élévation, son aération et son isolement : les services d'eau et d'égout étant ceux de la ville même.

Cet établissement offre un cachet d'installation moderne non seulement par les appareils scientifiques d'observations qu'il possède, mais aussi par la propreté qu'on y observe dans toutes les pièces.

Les précautions prises pour l'entretien des salles et des instruments et les soins apportés dans le mode d'opérer les animaux et de préparer la lymphie vaccinale sont telles, qu'à moins de négligence on ne peut faire autrement que de produire un virus vaccin pur, actif et exempt de contamination.

Le tout humblement soumis,

(Signé) L. LABERGE,  
Médecin officier de Santé.

LABORATORY OF THE BOARD OF HEALTH

Montreal, 23 Jan. 1900.

Dr J. Leduc, Montreal.

Dear Sir,

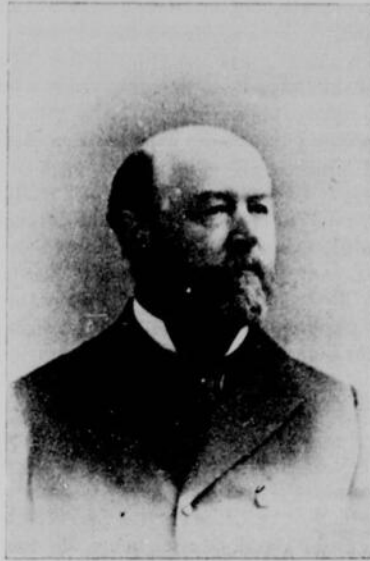
My visit to the Montreal Vaccine Institute, of which you and Dr G. Archambault are joint proprietors, has been impressed me very favorably. You have evidently taken great pain to introduce modern and scientific methods of vaccine production, notably in the arrangements for thorough cleanliness, laboratory apparatus and aseptic, methods necessary for producing glycerinated lymph.

I certainly feel that it is important that an Institute such as yours should receive all possible encouragement and support.

(Signed) WYATT JOHNSTON, M.D.  
Bacteriologist.

Messieurs les propriétaires de cette nouvelle institution, qui est appelée à rendre de nombreux services à notre population en la protégeant efficacement contre ce fléau redoutable, la variole, préparent leur vaccin soit étendu sur des pointes *ad hoc*, soit mélangé avec de la glycérine, formant ainsi la lymphie glycinée qui est, suivant tous les auteurs, le meilleur vaccin que l'art puisse employer.

D'après MM. les docteurs Delobel et Cozette, " elle est absolument fidèle, puisque employée après avoir été transportée au loin et dans des pays d'outre-mer, et quarante jours après sa récolte, elle a donné des succès. Elle forme, par la trituration et sur mélange, un liquide bien homogène et pénètre mieux dans les scarifications que la pulpe fraîche. Après deux ou même quatre mois, elle a encore donné des succès. De plus, par le vieillissement, la pulpe glycinée perd une grande partie des microorganismes qu'elle



DR G. ARCHAMBAULT



DR J. LEDUC



DR PIERRE BÉDARD



J.-A. LEDUC, E.E.M.

LE PERSONNEL DE L'INSTITUT VACCINAL DE MONTRÉAL.—Cliche Lapres et Lavergne

pouvait contenir, ainsi que le prouvent les travaux de Strauss, Léoni, Chambon, Ménard, Vaillard, Antony, etc., et elle conserve ses propriétés vaccinatrices durant quatre mois (Léoni), six mois (Antony), un an (Chambon et Ménard)."

Pour terminer ces quelques notes, nous nous faisons un devoir de féliciter hautement MM. les docteurs Archambault et Leduc de l'heureuse idée qu'ils ont eue d'établir à Montréal un tel institut. Ils se sont imposés des sacrifices énormes pour faire de leur œuvre une des plus parfaites du genre au Canada, et ils ont pleinement réussi. C'est à la ville et au gouvernement provincial qu'appartient maintenant le devoir d'assurer l'existence de cet établissement philanthropique et humanitaire.

Nous sommes heureux de dire que le public médical a accueilli avec plaisir la nouvelle de la création de cet institut, et qu'il lui donne actuellement tout l'encouragement possible comme le mérite d'ailleurs une œuvre si utile.

EN DEUIL

Il neige, il neige toujours, et le gazon s'enfouit de plus en plus sous cette couche moelleuse, mais perfide. Le ciel est sombre, la vallée silencieuse : la nature est en deuil.

Nous aussi, nous sommes en deuil ; nous pleurons des frères, des amis, et peut-être des pères que la terrible guerre nous a pris.

Ils sont tombés sur le champ de bataille pour le

drapeau qui les abritait. Leur mort a été celle de leurs héroïques ancêtres. Ce n'est donc pas ici le moment ni le lieu de discuter s'ils servaient une juste cause, ou s'ils prêtaient leur appui à des spéculateurs, la honte du genre humain. Non, il ne nous appartient point, pour le moment, de soulever cette question. Quelle qu'en soit la cause, la mort de nos compatriotes Canadiens français en Afrique, a été celle de braves et de vaillants enfants de la France, de ce pays dont aucun Canadien-français ne peut prononcer le nom chéri, sans que son cœur soit remué par des sentiments d'amour et de reconnaissance.

*Eugene Moucares*

Au rebours des hommes, les femmes écrivent beaucoup de choses qu'elles n'oseraient jamais dire.—P.-I. STAHL.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, que ces choses soient en petit ou en grand nombre, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés à toujours été d'être ce qu'on appelle en France : " Une femme de ménage."—JULIETTE ADAM.

## LA MODERNITÉ DE BOSSUET

Nos lecteurs, se souvenant tous du passage à Montréal de M. Ferdinand Brunetière, le célèbre critique français, revenant, par l'étude, si bien au catholicisme, qu'on le peut dire totalement revenu.

Il y a quelques jours, nous annonçons en ces colonnes mêmes sa superbe conférence à Rome, sur la Modernité de Bossuet. Nous disions son grand succès, la satisfaction du Souverain Pontife Léon XIII qui le décorait.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de donner le texte intégral de cette magnifique conférence que nous empruntons à *La Revue Mame*, de Tours, publication dont nos lecteurs connaissent toute la valeur au point de vue littéraire et religieux.

Eminences,  
Messeigneurs,  
Mesdames et Messieurs,

« Le Français qui le vante n'apprend rien à l'étranger ; et, quoi que je puisse aujourd'hui vous en dire, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. » Ce sont presque les premiers mots de Bossuet dans son *Oraison funèbre du prince de Condé*, et je ne sais, après deux siècles maintenant écoulés, s'ils ne sont pas plus vrais de lui que de son héros même. Non, en vérité, « le Français qui le vante » ne saurait rien apprendre à l'étranger, et sans doute ici moins que partout ailleurs, — à Rome, au centre de l'unité catholique, dans la ville où l'on respire ces deux antiquités dont Bossuet fut tour à tour l'éloquent interprète ; — où tout parle encore de ce peuple roi, *populum late regem*, qu'il a loué lui-même si magnifiquement, avec une sincérité si conforme à la nature de son propre génie ; — à Rome enfin, d'où, pour me servir de ses propres expressions, le successeur de saint Pierre, depuis dix-neuf cents ans, « ne cesse nuit et jour de crier aux nations les plus éloignées, afin de les appeler au banquet où tout fait un. »

Mais, Messeigneurs, si ce grand nom de Bossuet, qui m'avait d'abord effrayé, me rassure, parce que, comme je l'espère, ce n'est pas à moi qui vous parle, mais à lui dont je vous parle, que vous serez ce soir uniquement attentifs, c'est à la condition que je ne sorte pas de mon domaine. Vous n'attendez assurément de moi que je vous dise ni quel fut l'évêque, ni quel fut le théologien ! C'est l'homme seul, c'est le théologien qui m'appartient, c'est le grand orateur ou, mieux encore et plus modestement, c'est le guide et c'est le maître, c'est le conducteur d'âmes, c'est le directeur d'esprits — je dirais volontiers le directeur d'études, — c'est le penseur dont les leçons n'ont pas cessé, ni jamais ne cesseront d'être actuelles, d'être vivantes ; et, en me proposant de vous parler de la *Modernité de Bossuet*, je ne me suis pas proposé d'autre but que de vous en rendre juges.

Il nous arrive trop souvent, à nous autres Français, d'ensevelir nos morts fameux dans le linceul de leur propre gloire. Nous ne les oublions certes pas, mais nous ne les fréquentons plus. Contents de savoir qu'ils ont vécu, nous vivons à notre tour, et ils ne nous deviennent pas précisément indifférents, mais nous ne vivons pas avec eux dans cette intimité quotidienne, étroite et familière, qu'à défaut même de la religion, l'amour de la patrie commune devrait suffire cependant à entretenir. Le croiriez-vous, Messeigneurs, vous dont les églises sont toutes pleines des tombeaux de ceux qui ont honoré l'Italie : le croiriez-vous, que ni à Dijon, où il est né, ni à Meaux, dans cette cathédrale qu'il a pour jamais illustrée, ni à Paris, Bossuet n'a encore de tombeau ! Mais nous, voulant lui en dresser un, nous n'en avons pas imaginé de plus sûr moyen que de commencer, et avant tout, par réveiller le souvenir de son œuvre dans les mémoires. Si quelques-uns de nos contemporains ne connaissent de lui que son grand nom, nous voudrions essayer de leur dire ce qu'ils trouveraient d'actualité, de profit, d'instruction dans son œuvre. Et vous concevez aisément les raisons que nous avons eues de le dire à Rome, et de Rome, afin de placer ce que nous en dirions sous l'invocation du Saint-Siège.

Qu'il me soit donc permis d'en exprimer ma profonde reconnaissance à Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

Aussitôt qu'Elle a eu connu notre projet, Sa Sainteté a voulu l'encourager, par une lettre adressée au cardinal Perraud, et depuis, Messeigneurs, vous n'avez pas oublié en quels termes, dans une de ses dernières Encycliques, Elle a parlé de Bossuet. Elle a daigné faire davantage, en approuvant l'idée de cette conférence, et en nous permettant de la tenir en territoire pontifical. Honneur insigne, mais honneur périlleux ! dont je serais, Messeigneurs, presque moins fier qu'accablé, si je ne me sentais soutenu par la bienveillance de l'Illustre Pontife, et si mon unique ambition n'était pas que d'y répondre en faisant passer, en essayant de faire passer dans ce discours un écho bien lointain et bien affaibli de sa propre pensée et de sa sympathie pour la France :

Gallice gentes, jubaris vetusti  
Ned quid obscuret radios, cavete  
Neve suffundat malesuadus error  
Mentibus umbras.

• •

Ce qu'il y a d'abord, Messeigneurs, de tout moderne et de contemporain dans Bossuet, je ne craindrai pas de dire, — après vous avoir rappelé les vers de Léon XIII, — que c'est la nature même de son style et l'accent poétique de son éloquence. Si jamais une langue a été « fixée » quelque part, c'est dans les monuments de l'éloquence de Bossuet, et rien n'en a fléchi, ni vieilli, ni ne s'en est seulement, comme on



BOSSUET

dit, démodé. Cela tient-il peut-être à ce que personne moins que lui ne s'est soucie de « flatter par des cadences harmonieuses » les oreilles de ses contemporains ? Je le voudrais ; car, en vérité, ce serait une grande leçon. Mais le fait est que la langue de Bossuet est celle que nous parlons et que nous écrivons encore... quand nous le pouvons. Dans ses *Sermons eux-mêmes*, qu'il n'a pas lui-même recueillis, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, dans ses *Élévations sur les mystères*, dans ses *Méditations sur l'Évangile*, qu'il n'a pas lui-même revues et imprimées, nous ne trouvons pas un mot, pas un tour de phrase qui nous rebute, ou qui nous arrête, ou qui nous surprenne. « Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent ! Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! Qu'il y en a où je ne serai point, et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien : ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aie. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne serait pas moins bien jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre. » Il y a deux siècles et demi que Bossuet, âgé de vingt et un ans alors, traçait ces quelques lignes dans sa petite cellule du collège de Navarre, et ne les diriez-vous pas écrites et pensées d'hier ? Les pensées éternelles font sans doute le style durable. On a comparé quelquefois Bossuet avec Cicéron ou avec Démosthène, et on a cru très ingénieux de dire qu'à tout le moins Démosthène et Cicéron avaient-ils une supériorité sur Bossuet, « qui était, dans leurs discours, de n'avoir point fait de théologie. » Mais c'est précisément le contraire qu'il faut dire. Parce qu'ils n'ont point fait de théologie, c'est-à-dire qu'ils ne se sont point souciés, dans

leurs discours, de nos relations éternelles, parce qu'ils y ont mis le temporel avant le spirituel, la « figure du monde qui passe » avant les seules réalités qui durent, c'est pour cela que toute leur éloquence n'a jamais atteint les hauteurs où se meut le génie puissant et varié de Bossuet. Mais n'est-ce pas aussi pour cela qu'une partie de leur œuvre est devenue caduque et n'intéresse plus aujourd'hui que les érudits ou les curieux ? La « modernité » de Bossuet, Messeigneurs, une partie de sa « modernité », celle qui nous attire à lui d'abord, et ensuite qui nous retient, c'est qu'il n'a pas eu d'autre souci littéraire que d'exprimer, dans un style définitif, des vérités éternelles : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*.

Ce qui le rend plus moderne encore et tout à fait notre contemporain, c'est que les autres, ceux qu'on lui compare, peuvent bien être, comme lui, de grands orateurs ; mais il est de plus qu'eux, lui, Bossuet, un poète, un grand poète, et l'un des plus grands qu'il y ait dans l'histoire de la littérature française. Les titres seuls de quelques-uns de ses ouvrages ne le disent-ils pas assez clairement, je serais tenté de dire presque naïvement ? *Élévations sur les mystères*, *Méditations sur l'Évangile*, ce ne sont pas ici, vous le savez, Messeigneurs, de froids raisonnements, de la dialectique, ni des réflexions ; mais ce sont des effusions de cœur, ce sont des élans du chrétien vers son Dieu, ce sont vraiment des chants, ce sont des odes, ce sont des hymnes. « Seigneur, je laisse toute créature et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles : ô la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits de vertus différentes, avant la naissance des forêts, avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs, et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux... Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein... Et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air... Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles... Que toute la masse de l'univers était informe, et que le chaos en était affeux ! Mais vous, Seigneur, qui étiez et qui portiez tout en votre toute-puissance, vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, et vous avez rempli de bénédictions le ciel et la terre. » Splendeur des lumières, intensité du sentiment, simplicité, grandeur, variété du mouvement, rien ne manque ici de ce qui fait proprement la poésie lyrique, ici, dans les *Sermons* de Bossuet, ni dans ses *Oraisons funèbres*, ni dans vingt autres de ses ouvrages. Il a encore du poète lyrique ces commencements brusques et soudains, ces exordes qui n'en sont pas, mais qui s'emparent d'un auditoire et qui le transportent au cœur même d'un sujet. « Sire, ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire le sujet de cet entretien : » tel est le début d'un de ses sermons pour la Toussaint. Il en a l'infinie variété de ton, la liberté dans la grandeur, la familiarité dans le sublime. Il en a aussi, Messeigneurs, la sensibilité profonde, cette manière de prendre lui-même, tout le premier, sa part des leçons qu'il nous donne, et de s'intéresser, d'intervenir, de se mêler de sa personne dans l'application des vérités qu'il exprime.

N'est-ce pas la précisément ce que nous aimons aujourd'hui dans nos poètes ? Et qui sait si ce n'est pas là même une des raisons pour lesquelles, tout en admirant beaucoup l'orateur, cependant il ne semble pas que ses contemporains aient senti tout le prix de cette incomparable éloquence ? Écoutez-le dans son *Sermon sur la Mort* : « O éternel roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même ; votre être éternellement immuable ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure ! Et voici « que vous avez fait mes jours mesurables, « et ma substance n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous ; et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et, lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme s'il n'avait jamais été. Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les

efface ? Multipliez vos jours comme les cerfs, que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre pendant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ! N'est-il pas vrai que nous ne le lisons pas seulement, ici, nous l'entendons vraiment, nous le voyons ! Et nous nous livrons alors, parce que lui-même il se donne à nous ! Nous ne nous contentons plus de l'admirer, nous l'aimons. C'est que nous avons senti son cœur vibrer dans ses paroles, sa sensibilité s'épancher dans son discours, le déborder même par instants ! Hommes de notre temps, ce genre d'éloquence, qu'on n'appréciait guère au dix-septième siècle, nous touche et nous émeut. Voilà comme nous aimons qu'on nous parle ; et nous reconnaissons, dans ce prédicateur qu'on nous a si souvent et si fausement représenté comme un dominateur ou un tyran des intelligences, un homme comme nous, notre semblable, un moderne et un "contemporain."

Il ne l'est pas moins, Messieurs, en tant que préoccupé des grandes questions qui nous occupent toujours, et particulièrement de la question si délicate et si grave de la réunion des Eglises. La réunion des Eglises, le retour des protestants de France et d'Allemagne à l'unité catholique, oui, telle a été un demi-siècle—depuis ses débuts à Metz jusqu'à sa mort—la grande préoccupation de Bossuet. En connaissez-vous aujourd'hui de plus actuelle ? et de toutes celles qui ont rempli le glorieux pontificat de Léon XIII, en est-il une qui lui tienne toujours plus à cœur ? Parmi tant de témoignages de la sollicitude de l'illustre pontife, lesquels choisirai-je pour les rappeler ? Sa *Lettre au cardinal Rempolla*, du 15 juin 1887 ? ou sa *Lettre aux Polonais*, de 19 mars 1894 ? Celle du 20 juin de la même année : *Principibus populisque universis* ? La *Lettre aux Anglais*, du 14 avril 1895 ? L'*Encyclique sur l'Unité de l'Eglise*, du 29 juin 1896 ? Certes, si jamais le monde voit se réaliser quelque jour le miracle de l'unité chrétienne,—et pourquoi ne le verrait-il pas ?—sa reconnaissance n'hésitera pas ; et, au premier rang de ceux qui l'auront préparé, ce bienfait dont on ne saurait calculer les suites, elle mettra le pape Léon XIII. Pourquoi, Messieurs, me refuserais-je ici la douceur de croire qu'une des choses que Léon XIII admire et aime dans notre Bossuet, parmi tant d'autres qualités, c'est peut-être et surtout l'ardeur dont Bossuet a fait preuve pour écarter les préjugés, pour détruire les obstacles, pour aplanir les difficultés qui empêchaient cette union ? Personne encore, Messieurs, ne s'est placé à ce point de vue pour écrire ou pour étudier l'histoire de la pensée de Bossuet, et, n'ayant moi-même rien de ce qu'il faudrait pour essayer de le faire, vous me croirez aisément si je vous dis combien je le regrette ! Mais, si quelqu'un voulait en tenter la difficile entreprise, quels services ne rendrait-il pas à la mémoire de Bossuet lui-même, à la cause de la réunion des Eglises, et au progrès de l'humanité future !

C'est à Metz, en 1653, que Bossuet a commencé de travailler à la réunion, et le premier ouvrage que nous ayons de lui, c'est sa *Réfutation du catéchisme de Paul Ferri*. Paul Ferri, qui exerçait son ministère à Metz, était un des docteurs les plus écoutés du protestantisme français. Du même temps aussi date un *Sermon de réture*, où, comme on l'a dit, nous voyons Bossuet en possession de l'argument capital qu'il développera plus tard dans son *Histoire des variations*. "Nous enseignons ce que nous ont appris nos prédécesseurs, et nos prédécesseurs l'ont reçu des hommes apostoliques, et ceux-là des apôtres, et les apôtres de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de son Père. C'est à peu près ce que veulent dire ces paroles du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit*. O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tresse que nos nouveaux docteurs ont rompue !

c'est de cet argument qu'il va se faire une arme. Ou plutôt, non, j'ai tort de dire une arme ! C'est un moyen de conciliation qu'il s'en fait, en y ramenant et en y subordonnant toute la controverse. Car telle est sa manière, simple, large et si franche ! Je me rappelle un beau passage de son *Discours sur l'histoire universelle*. Il y examine les objections que l'on tire contre l'écriture de la variété des textes et des versions des livres saints, et il conclut : "Mais laissons là les vaines disputes, et tranchons la question au fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que, de toutes les versions et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et, enfin, la même substance ?" Pareillement, dans cette grande affaire de la réunion, il va droit au principal. Tous les points qui font difficulté entre catholiques et protestants, il les dégage, il les éclaircit, il les réduit à ce qu'ils ont d'essentiel, et, pour y réussir, il ne demande que la liberté de les exposer. C'est l'objet de ce livre célèbre : *L'Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse*, écrit pour convertir Turenne, publié pour la première fois en 1670, traduit dans toutes les langues, et qui fit non seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre, un si grand effet parmi les protestants, que ce qu'ils trouvèrent de plus solide à lui opposer, c'est que Bossuet avait "adouci la doctrine de l'Eglise dans la rigueur de ses dogmes." Vous savez qu'il n'en était rien, et le Saint-Siège le déclara lui-même.

Cependant quelques années s'écoulaient, et Bossuet fait un pas de plus. Il ramène toute la controverse à la question de l'Eglise, qu'il traite à fond, dans la *Relation de sa Conférence avec le ministre Claude*, en 1682 ; qu'il reprend d'une autre manière, en historien de la réforme, dans son *Histoire des variations des Eglises protestantes*, le plus beau livre de la langue française ; et où ce n'est plus seulement l'autorité de l'Eglise, mais l'autorité de l'écriture elle-même, et généralement toute espèce d'autorité, philosophique, politique, morale, qu'il montre être mise par le protestantisme au hasard des décisions ou des caprices individuels. Autant d'Eglises que de paroisses, et, dans la paroisse, autant d'opinions, et par conséquent, de chapelles que de têtes ! Est-ce là le signe de la vérité ?

En posant ainsi la question, s'il a vu juste et profondément, Messieurs, l'histoire du siècle qui finit est là pour nous le dire ! Assurément aucun de vous, aucun de nous ne méconnaîtra, n'a jamais méconnu ce qu'il pouvait avoir, ce qu'il y a de vertus privées, de vertu laïque ou philosophique, dans les communions protestantes, et n'est-ce pas Boudaloue, le Père Boudaloue, un jésuite, qui n'a pas craint de donner les protestants de son temps en exemple à quelques catholiques ? Bossuet, non plus, n'était pas incapable de ce sentiment de justice, et je n'en voudrais pour preuve que sa *Correspondance avec le ministre Ferri*. On ne saurait être plus courtois, dans la forme, ni mêler plus de déférence à plus de charité. Mais que le protestantisme soit une atténuation du principe d'autorité ; qu'il tende à faire de l'individu la mesure et le juge de toute vérité ; que par la diminution du dogme il tende, ou, si l'on le veut, qu'il aboutisse inévitablement à la sécularisation, et, comme on dit de nos jours, à la "laïcisation" de la morale ; qu'il relâche par là le lien que "la religion" formait naguère entre les hommes ; qu'il lui enlève son caractère d'universalité, et qu'avec la catholicité dogmatique il énerve ainsi la vertu sociale du christianisme, je ne crois pas qu'on puisse le nier, et, depuis deux cents ans, c'est le danger que Bossuet, dans son *Histoire* ou dans ses *Avertissements aux protestants*, a éloquemment signalé. Nest-ce pas cela qui est grave dans la division et dans la séparation des Eglises ? Mais, si Bossuet l'a senti, Messieurs, et s'il a fait mieux que de le sentir, s'il l'a montré ; s'il a fait preuve, en le montrant, d'une science, d'une loyauté, d'une modération, d'une conscience d'historien qu'il faut bien aujourd'hui reconnaître ; si la controverse en est presque au même point ; si ce que l'on discute aujourd'hui plus âprement que jamais, c'est la question de

savoir si "la vérité venue de Dieu a eu d'abord toute sa perfection" ; si c'est le principe de ses *Avertissements* comme de son *Histoire des variations*, et, philosophiquement, si l'on ne peut le lui refuser ou le lui contester sans nier le concept même de religion, qu'y a-t-il de plus actuel, de plus moderne, qui réponde mieux aux préoccupations de l'heure présente, et qui nous donne enfin une plus haute idée de la perspicacité de son génie ?

(Là fin au prochain numéro)

## FEU M. L'ABBÉ V. SORIN

Un prêtre de Saint-Sulpice, bien connu de tout Montréal, M. l'abbé V. Sorin, est décédé le 14 mars, à 130 heures du matin, à l'hôpital des Sœurs Grises, rue Guy.

Il était né à Nantes, le 5 mai 1834. Après avoir fait ses études au collège de sa ville natale, il entra, en 1857, au Séminaire de Paris, en qualité de diacre, et en 1858, il se rendit à la solitu de l'Issy, et fut ordonné prêtre le 30 août 1859, à vingt-cinq ans ; après quoi il fut nommé membre de la compagnie de St-Sulpice.



Clichés Laprés & Lavergne

Aussitôt après son ordination, au mois de septembre 1859, il vint au Canada. Il fut d'abord vicaire à l'église Saint-Jacques, jusqu'en 1867. Après un an de ministère à Notre-Dame, il fut vicaire durant deux ans à l'église Saint-Joseph, dont feu M. l'abbé Pelissier était curé. Depuis ce temps, M. l'abbé Sorin demeurait à Notre-Dame, tout en desservant l'église de Notre-Dame-de-Pitié, depuis 1868.

Deux de ses frères sont prêtres en France, un troisième ne est médecin.

Le service funèbre a eu lieu à Notre-Dame, le 16 mars à 8 heures du matin.

## L'AIGLE ET LE LIMAÇON

Sur une haute cime, à côté de son aire,  
L'aigle rencontre un jour le hideux limaçon.  
Surpris, le fier oiseau du maître du tonnerre :  
"Toi, lui dit-il, ici ! Mais de quelle façon  
As-tu pu t'élever de la terre  
Et parvenir sur ce roc escarpé ?  
Sans ailes et sans pieds, c'est extraordinaire !"  
L'autre répond : "Rien n'est plus simple : J'ai rampé !"

FREDERIC BATAILLE.

Il n'y aura bientôt plus que le bon Dieu et moi qui aimons les méchants, disait saint François de Sales. Oh ! pourquoi ne pas les aimer un peu, ces pauvres méchants ! Ne sont-ils pas assez à plaindre ?

## HONNEUR AUX BRAVES

A mon ami W. B...

A l'avenir au jour de la  
Saint-Patrice, tous porte-  
ront une branche de trèfle,  
attachée à leur coiffure en  
commémoration de la bra-  
voure des soldats irlandais  
dans la guerre d'Afrique.  
(Ordre de la Reine).

ERIN  
crin de l'Océan, caché dans le feuillage,  
adieu émeraude, au chatoyant mirage ;  
Irlande, ô doux pays de liberté, d'amour,  
nous te saluons tous !... Voici venir ton jour

GO  
Grand comme tes douleurs et beau comme ta gloire,  
à sont donc tes bourreaux ? A genoux devant toi ;

HERFAGEH  
aisant ton noble sang que fait couler ta foi,  
splendissante étoile, éclairant la nuit noire !...  
qui te foule aux pieds, tu donnes la victoire ;  
énergique vengeance, elle est digne du ciel !  
arpes, vibrez... chantez les fiers fils d'O'Connell.

EVA C...

## LES MIRAGES DE LA JEUNESSE

UN ÉTRANGE SOUVENIR DE CARNAVAL

## I

Vous paraît-il possible qu'un souvenir de carnaval puisse amener un soupir au cœur et des larmes aux yeux ?...

Possible ?... Oui, et c'est avec un sentiment de tristesse poignante que je vais vous narrer cette histoire vraie, absolument vraie, et qui a eu son dénouement à la fin même du carnaval de 1893.

## II

Un jour de l'hiver dernier, un mignon vélin arrivait à noire adresse : *Monsieur et Mademoiselle d'Argout*, et contenait une fort correcte invitation à passer la soirée chez M. et Mme de Preval. Au bas de la carte imprimée, un nota bene avec ces mots : *Le déguisement de rigueur.*

Le déguisement est de rigueur !... Aller dans le monde était toujours un gros souci, mais, vu les circonstances présentes, je déclarai tout net à ma sœur aînée, qui me servait de mère, que jamais, au grand jamais, je n'irais à cette soirée... à cette soirée déguisée !... Si encore le déguisement n'était pas de rigueur, passe encore ! mais il l'était ; donc " n'en parlons plus, je ne veux pas y aller et rien ne me fera changer d'avis."

Souvent, dit-on, femme varie, mais pour les jeunes filles, ce n'est pas seulement souvent, c'est toujours. A la suite de quelques péroraisons pleines de sens et d'exhortations de la part de ma sœur et de son mari, je consentis à changer d'avis et j'acceptai, au moins en principe, d'aller à ce fameux bal.

Ni laide ni jolie, ni brune ni blonde, ni petite ni grande, ni grosse ni maigre, sans type particulier, je pouvais indistinctement choisir n'importe quel costume national ou de fantaisie. On m'essaya la poudre et les mouches, la mantille andalouse et la toque écossaise, les voiles mauresques et le diadème russe, les sequins des almées et le mouchoir blanc des napolitaines. J'étais également insignifiante sous ces différentes coiffures, et devant la difficulté qui s'offrait de me rendre au moins un peu jolie, de nouveau je changeai d'avis : je n'irai pas au bal ; oh ! mais cette fois, c'est certain !

Femme souvent varie, jeune fille, toujours.

## III

J'en étais là, quand, huit jours avant la soirée mémorable, mon frère qui en était encore, lui aussi, au choix d'un costume, entra radieux et jetant sur la table une gravure de mode toute ouverte, s'écria gaiement :

—Ma petite, voilà notre affaire ! Vois tu ce pierrot Louis XV et sa jolie pierrette ? C'est fait pour nous et nous serons charmants dans ces blancs atours de

colombe. Plus d'hésitation, Elsa, on ne peut dépasser ce joli couple, et... je ne puis pas être deux à moi tout seul. A demain donc et à l'ouvrage, tailleur et couturière ; je me charge de la commande... et de la note.

J'essayai un " mais " : Jean, de sa main gantée me ferma la bouche, puis nous quitta en courant ne voulant plus rien entendre.

Je me résignai d'assez bon cœur. J'étais sûre de lui faire plaisir à ce frère si aimé ; j'avais confiance en son bon goût et puis... j'avais changé d'avis, car : souvent femme varie, jeune fille toujours.

## IV

Le voilà donc ce joli costume tout blanc, tout vaporeux, tout frais : mon frère l'appelle un flocon de neige ; c'est bien le mot qui convient.

Le petit tricorne sur l'oreille, la fourrure de cygne aux épaules, les souliers de satin à talons en aiguille, des flots de gaze et de dentelles autour de ma petite personne, je me contemple non sans un certain plaisir dans la glace de ma psychée ; je me trouve bien, très bien ; jolie, vraiment oui ! jolie et cela me paraît un miracle.

Mon frère entre. Oh ! le galant Pierrot ! Il me donne la main, il ne s'est pas trompé... nous sommes charmants !

Ma toilette est achevée et, des yeux, je cherche la pelisse qui doit me préserver de la bise glacée qui souffle au dehors. Je cherche, et c'est alors que je l'aperçois dans les mains d'Angèle, ma femme de chambre qui est là, immobile dans un coin de la pièce. Je m'avance et je vois que ses mains tremblent ; alors je remonte jusqu'au visage de la jeune fille ; il est cramoyé, les yeux brillants lancent des regards étranges qui, malgré moi, m'impressionnent.

—Oh ! fait-elle, que mademoiselle est belle.

—Vous trouvez ?

Et je cherche à prendre un ton léger indifférent.

—Oh ! s'écria-t-elle avec ardeur, si moi aussi je pouvais un jour pour aller au bal, me déguiser en pierrette !...

Une larme tomba du bord de ses longs cils bruns sur mes gants blancs, y laissant une tache qu'Angèle essaya vainement de faire disparaître. Troublée par l'exclamation pleine d'envie et de regret de la pauvre fille, je jetai vivement ma pelisse sur mes épaules et je m'éloignai précipitamment pour échapper à ses yeux qui ne pouvaient se détacher de moi.

J'eus au bal de Mme de Preval un succès fou, mais plus d'une fois, je me surpris pensant à Angèle, et malgré moi je regardai la trace laissée sur mon gant par cette larme qui me semblait être un reproche. Lorsque, sur le matin, je rentrais dans mon appartement, je trouvai la jeune fille endormie sur un fauteuil attendant mon retour. Je la contemplai un instant avant de l'éveiller ; elle souriait, et tout bas, elle balbutia dans son sommeil : on dira de moi comme de mademoiselle :

—Oh ! la jolie pierrette !

## V

Un mois après ce bal déguisé, Angèle me quittait, rappelée dans son village par sa famille. La séparation fut pénible, car elle était à mon service depuis plusieurs années et, chose rare de nos jours, entre maître et serviteur nous nous aimions. D'abord elle m'écrivit, puis elle eut d'autres occupations, moi aussi, et j'oubliai complètement ma petite soubrette, quand un jour du mois dernier, mon frère me prenant à part me dit :

—J'ai eu, cette nuit, une étrange aventure, étrange et mystérieuse. Je te prie de me dire, avec la franchise qui te caractérise, si tu n'aurais pas fait quelque escapade, bien peu digne de toi, mais je te pardonne d'avance à condition que tu sois sincère et ne me caches rien.

—Escapade, moi !... m'écriai-je, sentant déjà la surprise faire place à la colère.

—Écoute, ma petite, fit Jean adoucissant sa voix, tu ne peux guère me tromper, je t'ai reconnue...

—Reconnue ! Quand ? Où ?... Tu étais absent hier, cette nuit...

—Hier, oui ; cette nuit, non ; la preuve en est bien que nous nous sommes rencontrés cette nuit même ; tu sais en quel endroit... et je t'aurais moi-même ramenée à la maison sans des raisons majeures qui m'appelaient ailleurs. Elsa, ne mens pas, je t'ai reconnue, car tu es bien novice, ma pierrette.

—Ma pierrette !...

Ce mot seul me fit tressaillir et j'allais parler quand ma sœur ouvrant brusquement la porte me donna une lettre à l'aspect bizarre dont je ne ne connaissais pas l'écriture et que je me hâtai d'ouvrir. Elle était ainsi conçue :

A la demande pressante d'une pauvre fille en délire, je me permets, mademoiselle, de vous appeler à son chevet. Elle dit s'appeler Pierrette et ne cesse de prononcer votre nom. On nous l'a amenée ce matin dès l'aube, portant une toilette de bal et atteinte d'une maladie grave qui l'emportera sûrement avant la fin de ce jour. Si vous désirez la voir, hâtez-vous donc et le ciel vous récompensera de cette bonne œuvre.

SOEUR SAINT-JOSEPH,  
à l'hôpital de \*\*\*

Je passai la lettre à Jean qui la lut et dit plusieurs fois :

—Mystère, mystère !

Puis il ajouta :

—Et j'ai fait sur toi un jugement téméraire, mais vraiment la confusion n'était pas permise !

## VI

Pour la première fois de ma vie, je pénétrai dans un de ces asiles de la misère et de la mort. Une religieuse, en apprenant mon nom, m'invita à la suivre et je m'avantai, le cœur serré, ne sachant où porter mes regards entre les deux rangées de lits de la salle principale. Parmi ces visages livides, amaigris, anémiés par la maladie, je cherchais à reconnaître celle qui, disait-on, m'appelait à grands cris. Enfin, j'aperçus, sur un lit propre et blanc, soutenue par une sœur, la jolie Angèle qui n'était plus qu'une ombre.

Je m'approchai et lui pris la main. Alors dans un flot de paroles lucides et claires, entrecoupées seulement par une toux qui lui déchirait la poitrine, elle me raconta comment, depuis le jour où elle m'avait vêtue de ce charmant costume de pierrette, l'an dernier, elle n'avait plus eu qu'une seule idée, une seule qui la hantait jour et nuit : en porter le pareil un fois, au moins, être semblable à Mlle Elsa, et, pendant une soirée, une heure, être admirée comme elle. Et elle s'était tenu parole, la pauvre petite.

Revenue de son village avec quelque argent, don généreux d'une trop bonne marraine, elle avait refait exactement sans en rien omettre le travestissement rêvé, depuis le microscopique tricorne, jusqu'aux souliers à talons pointus et tout, tout son argent avait été dépensé à cette fantaisie déraisonnable. Elle avait attendu avec une anxiété fébrile le premier bal de la saison et ce bienheureux moment étant enfin arrivé, elle s'était rendue au théâtre, ravie, enivrée, folle. Elle avait eu du succès, non pas une heure, mais une longue soirée tout entière ; elle avait dansé avec de beaux messieurs qui lui avaient fait des compliments, offert du champagne et, sous son loup de velours noir, elle avait pu intriguer M. Jean, lui dire où il tenait son tire-botte, et combien de morceaux de sucre il mettait dans son café. Pauvre fille ! elle riait au souvenir de ce monsieur Jean qui la suppliait, cette petite masque indiscreète, de lui dire son nom, et elle, de l'agacer encore davantage. Oh oui ! elle s'était amusée, amusée, amusée ! Mais il est temps de songer à la retraite ; elle sort du théâtre, comme ça, telle qu'elle est, car elle a oublié que Mlle Elsa avait, pour la garantir du froid une chaude fourrure et non un mauvais petit châle de laine tout troué. Elle sort du théâtre et la voilà saisie par un mal horrible, le mal de la mort. Un frisson, une syncope et la pauvre pierrette tremblante, glacée est tombée, inanimée sur la rue. Parler, donner un nom, une adresse... le peut-elle ? Alors on l'a mise dans un fiacre et deux hommes

l'ont conduite à l'hôpital où elle va mourir à vingt ans pour expier sa folie d'un jour.

Et moi, navrée, sans parole, j'écoutai. L'effort qu'elle avait fait pour me parler l'avait épuisée. Elle n'entendit pas les quelques paroles d'affection que je lui adressai en m'éloignant bien à regret de son lit de souffrance.

Le lendemain, Pierrette était morte...

Et lorsque par hasard, j'ai retrouvé, ces jours derniers, mon joli costume blanc encore frais et gracieux, je l'ai mis en pièces comme s'il était responsable du mal qu'il avait fait ; puis je me suis promis, quoique jeune encore, de n'assister jamais, jamais plus et sous aucun prétexte à un bal déguisé : l'âme de Pierrette m'y suivrait peut-être et, qui sait les reproches qu'elle pourrait m'adresser.

SIGOINE YELLA.

LES CHAPEAUX DU PRINTEMPS

(Voir gravures)

1. *Toque-turban.*—Le fond, semblable à une casquette, est de fil d'archal recouvert de tulle. On le couvrira d'abord de tulle de soie blanc richement

drapé, puis, d'un dessus de tulle noir brodé de paillettes et de chenille. Les bouillonnés de tulle blanc entourant le bord sont voilés par des feuilles laitonées de tulle noir, brodées et pailletées. Héron blanc et plumes noires.

2. *Toque, garnie de fleurs.*—Au modèle en paille satinée le bord, en 2½ pouces, est échanuré au milieu derrière, replié en dehors tout autour et appliqué au milieu devant à la calotte ayant 2½ pouces de haut. Sous ce bord, rattacher un deuxième en tulle laitonné, de 2½ pouces devant, ½ pouce derrière. L'intervalle de 1¼ à 2½ pouces de haut est rempli par des roses rouges et au milieu devant de coques de velours de même couleur, chacune est voilée de dentelle de tulle noire. Derrière les coques, placer un héron noir et un arrangement de feuilles de tulle de 6½ pouces de haut, laitonnées et brodées de paillettes.

3. *Chapeau rond avec garniture de violettes.*—En filasse de nuance écriue ; le bord a 4 pouces de large, la calotte enfoncée a 5 pouces de haut derrière, 3 devant. Bias en 5½ pouces, de velours noir à piqûres blanches, drapé légèrement autour de la tête et for-

mant à gauche deux pans courts pointus ; haut piquet de violettes.

4. *Chapeau en filasse garni de ruban.*—Le chapeau, dit "Buffalo Bill" à tête enfoncée et bord relevé de côté est en treillage de filasse très fin, garni de ruban de satin blanc en 5½ pouces et d'une longue plume d'aigle. Les deux coques de côté, demandent chacune 15 pouces de ruban. Plisser serré les bords obliques et les coudre côté à côté pour produire une coque ouverte vers le haut. Draperie légère de ruban autour de la calotte.

5. *Chapeau arrangé d'une forme de crin.*—La forme en crin de nuance héliotrope, a une calotte de 4 pouces de haut et un bord de 11 pouces de large ; ce dernier sera drapé sur une passe en fil d'archal de 3¼ pouces ; du bord en crin on froncera l'engrêlure et on la bâtira intérieurement contre la naissance de la calotte. Le bord plissé et drapé sera relevé jusqu'à 6½ pouces de haut à gauche. Garniture de ruban-satin noir en 4½ pouces disposé deux fois en torsade autour de la calotte. Neud-chou bien fourni du même ruban, avec coques de 2 à 4 pouces de haut assemblées par



1. Toque-turban 2. Toque garnie de fleurs 3. Chapeau rond avec garniture de violettes

4. Chapeau en filasse, garni de ruban 5. Chapeau arrangé d'une forme de treillage de crin

Extrait de "La Saison"

LES CHAPEAUX DU PRINTEMPS

une boucle décorative ; héron noir. Sous le bord, cache-peigne en velours de 1¼ pouce de haut garni de primevères et de fleurs d'héliotrope.

DOUCE RÉVERIE

(COMPOSITION SANS A)

Sous les légères dentelles de son tout petit lit, bébé sommeille du doux sommeil d'un chérubin !

Dors bien et repose-toi, cher petit. Une protectrice dévouée, que l'on nomme une mère, veille, inquiète, près de ton chevet, et son dévouement te suffit.

Il est bien joli, ton bébé, ton ire mère, et je conçois ton bonheur de posséder un tel trésor ! C'est une fleur du ciel exilée sur terre et que tes soins pieux doivent cultiver et embellir.

Sous le nimbe d'or de ses blonds cheveux, son front respandit d'innocence et de pureté ; son œil est si bleu et si doux que, lorsqu'il s'éveille, étonné, je suis émue, j'éprouve un frisson de bonheur et pressens une vision des cieux.

Repose, mon doux chérubin ! Tes jours sont encore libres d'ennui et d'inquiétude ; tes rêves sont des rêves d'or.

Puisses-tu ignorer toujours que, sur terre, les pre-

mières heures seules sont heureuses et que notre vie est très souvent tissée de soupirs et fécondée de pleurs.

Je me trompe, tu ne dois point l'ignorer.

Que tu le veilles ou non, l'inflexible douleur te guette ; reçois ses leçons qui bientôt te seront enseignées. Ne les rejette point ; c'est l'école de l'expérience ; rien ne forme le cœur comme ses dures et sévères leçons.

Deviens un homme fort et généreux pour lutter contre les embûches d'un monde fourbe et trompeur. Souviens-toi que noblesse oblige, et conserve toujours purs ton honneur et ton doux nom de chrétien !

Prier, lutter, souffrir, c'est le propre d'un noble cœur. Retiens ces trois mots. Qu'ils te soient un guide et un soutien.

Prier Dieu ! Lutter et souffrir pour lui, quelle belle devise et quel but généreux.

JOSÈPHE

BIBLIOGRAPHIE

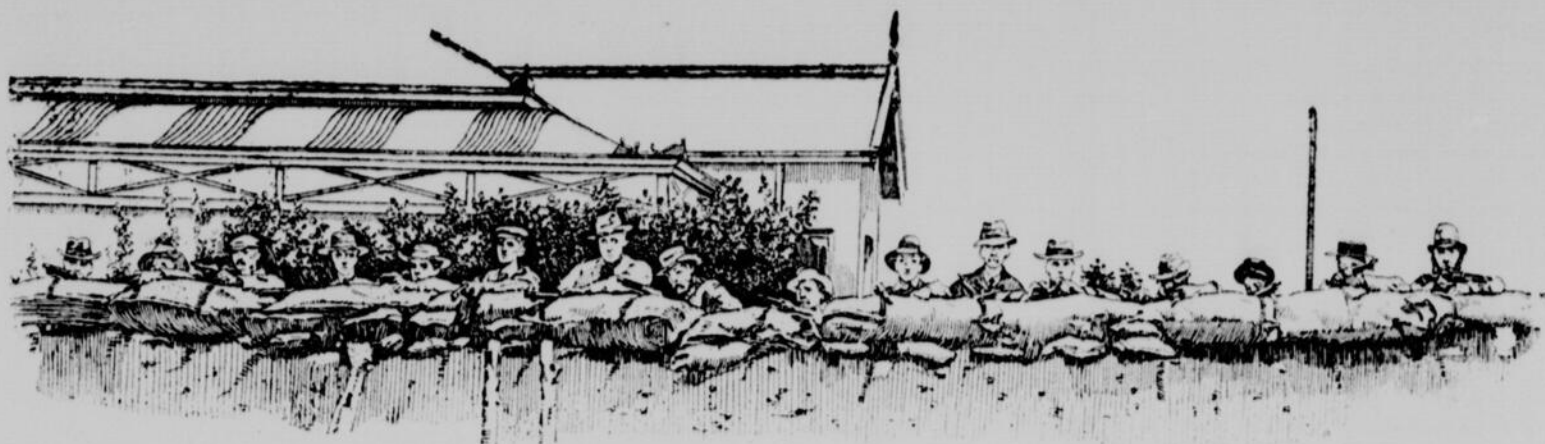
Hull célébrera cette année le centenaire de sa fondation. Les éditeurs Laferrière & Pagé publieront, à cette occasion, un numéro spécial du *Spectateur*, intitulé : "Le Centenaire de Hull." Ce sera l'histoire

complète de cette ville industrielle, berceau du commerce du bois dans le district le plus productif en Canada. Ce sera une description vive de la vie aventureuse des pionniers de la Grand'Rivière, un panorama complet des splendeurs des plus pittoresques régions du pays. Ce sera surtout une étude fidèle du grand combat qui s'est engagé vers l'an 1800, au pied de la Chaudière, entre Philemon Wright et la nature inculte, combat qui a gardé de son intérêt jusqu'au jour où Hull, toujours triomphant, dut enfin céder le pas à Bytown, désormais Ottawa.

Laferrière & Pagé n'épargneront ni le temps ni l'argent, pour donner au public un volume remarquable. La partie illustrée comprendra des vues nombreuses de tout ce qui peut servir à l'histoire politique, religieuse, commerciale et sociale de Hull. La partie littéraire comprendra une foule d'articles, la plupart payés, écrits par des spécialistes.

"Le Centenaire de Hull" paraîtra, dans les deux langues, vers le mois de juin.

Le rôle des femmes dans la politique, c'est de calmer les ressentiments si variés des hommes, en ramenant leur esprit à la sainte pensée du foyer et de la famille dont la femme est gardienne, ce qui doit dominer tous les systèmes politiques, quels qu'ils soient.



Retranchement anglais à Mafeking



La casemate du colonel Baden Powell à Mafeking



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—Camp boer



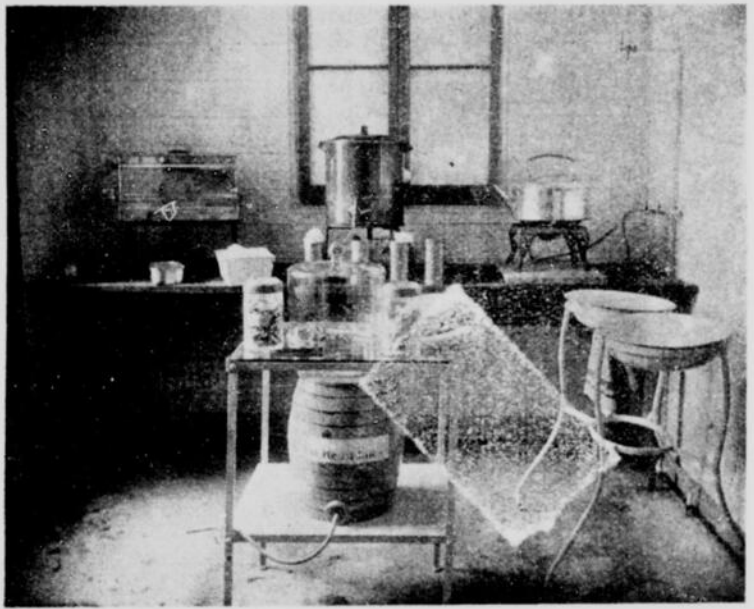
Institut Vaccinal



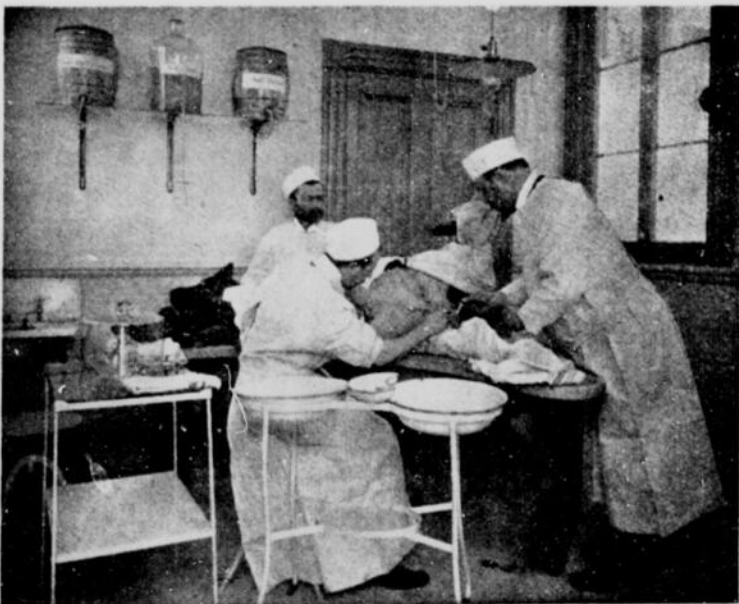
Salle d'attente



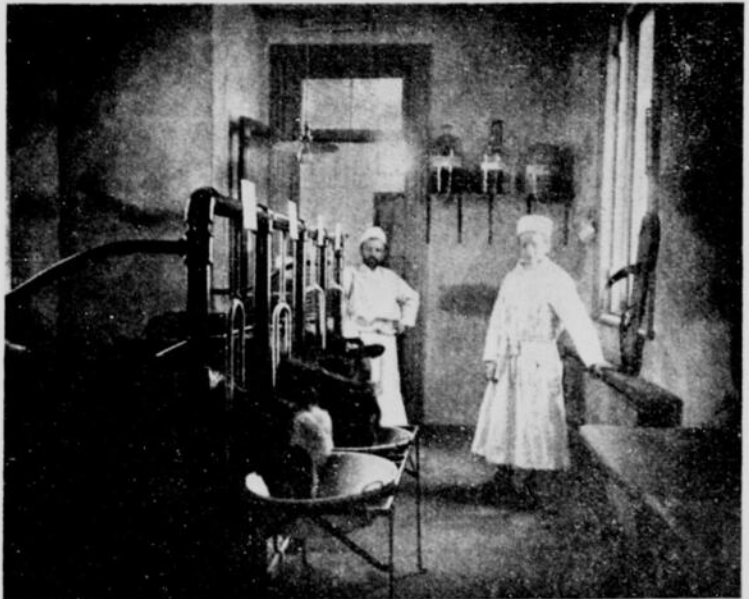
Laboratoire de bactériologie



Salle de stérilisation



Salle d'opération



Salle d'incubation

# FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

—A la revoyure, dit Baptiste en ôtant sa tuque, sans plus s'occuper de la pluie que s'il eût fait le plus radieux soleil d'automne.

—Non, non, reste. D'ailleurs, n'avons-nous pas besoin d'un chaperon ?

Florence sourit malicieusement.

—Eh ben ! dame, va pour le chaperon.

Ce qui ne l'empêche pas, après avoir battu le briquet et allumé son brûle-gueule, de s'en aller tranquillement comme avant-garde, laissant les deux jeunes gens ensemble.

—Troune de l'air, pensait-il, j'suis ben sûr, tout d'même qu'y z'aiment mieux m'voir devant que par derrière.

On fut bientôt rendu à la demeure de la jeune fille.

—Ninette, demanda Florence en entrant, mon père est-il chez lui ?

—Non, mademoiselle, il est sorti précipitamment sans dire où il allait.

—C'est bien. Conduisez ce monsieur dans la salle à manger et servez-lui tout ce qu'il désirera. Vous mettez une bûche dans le foyer, car ces braves sont trempés jusqu'aux os.

Baptiste, le pauvre Baptiste, ait ni plus ni moins qu'abasourdi.

—Mais m'amzelle, dit-il en tournant sa tuque entre ses doigts.

—Allez, allez, répond-elle, mais surtout pas d'amourette avec Ninette.

—Tout d'même, pensait Baptiste en s'éloignant, quel beau couple y feraient ces deus-es lott'.

—Maintenant, mon cher Hubert, assieds toi dans ce fauteuil, et appuie ta tête sur ce coussin. Comme cela, voilà qui est bien. Non, je vais te donner un autre coussin, tu seras mieux.

—N'est-ce pas que tu es bien comme ceci ?

Et Florence allait légère et empressée semblant glisser comme une vision angélique sur le riche tapis du salon, choisissant les coussins les plus moelleux, avançant un tabouret, allumant de nombreuses bougies.

—Veuille espérer une seconde, je vais aller chercher ma trousse de médecin.

—Mais...

—Pas un mot, ou je te...

Elle part en faisant entendre un délicieux frou-frou et un petit rire perlé qui laissent une douce sensation au cœur d'Hubert. Peu d'instants après, il entend de nouveau le frou-frou, et il voit la jeune fille tenant dans ses mains un bassin, des bandages, en un mot, tout ce qu'il faut pour faire un pansement.

Voilà ce que Florence appelait magistralement sa "trousse de médecin."

—Mais que veut dire tout ceci ? Ne dirait-on pas que je suis à l'article de la mort ?

—Hubert, on craint toujours pour ceux que l'on aime.

Lorsque le blessé sentit les mains de Florence passer à travers ses cheveux pour en dégager le sang, lorsqu'il vit sa bouche si près de la sienne qu'il en aspirait l'haleine parfumée, il eut un tressaillement.

—Il fait si bon d'être soigné par toi, Florence, que j'irais volontiers me faire fendre la tête une seconde fois.

—Je ne me savais pas si bon médecin, répliqua la jeune fille en souriant.

—Mais, tu veux me faire jouer au colin-maillard ? Laisse moi donc les yeux à découvert, que je puisse te contempler.

Tous deux étaient si occupés qu'ils ne s'aperçurent pas que la porte venait de se refermer sur le notaire et sur deux autres autres individus, dont l'un portait le bras en écharpe.

—Monsieur le docteur, combien vous dois-je ? interrogea le patient.

Florence lui mit gentiment une main sur la bouche en disant :

—Sois tranquille, nous réglerons cela plus tard.

La jeune fille était debout devant Hubert, les yeux baissés sous le regard du jeune homme. Elle lui semblait encore plus belle. Comme les astres de la nuit embellissent le dôme indigo, ainsi la charité ajoutait un nouveau charme à la jeune Canadienne. En voyant ce rayonnement de beauté, de candeur, de bonté, Hubert sent sa poitrine près de se rompre, tant son cœur bat avec force. Il se lève, s'élance vers la jeune fille, ceinture sa taille de ses bras, et, approchant ses lèvres de celles de Florence, il y dépose le premier et le dernier baiser qu'il devait jamais lui donner.



Et il disparaît dans les ténèbres du soir

Baiser prolongé, sauvage, inénarrable, où il y mit toute sa passion et tout son cœur.

Ah ! pourquoi faut-il que ce jeu innocent des petits chérubins aux yeux humides et aux ailes d'or, qui folâtraient dans l'éternel infini, soit profané, foulé aux pieds par de morbides insensés qui se flattent de trouver de la délectation dans le rapt de ce trésor, une des plus précieuses faveurs que l'homme puisse espérer de la femme, lorsqu'elle fait passer sa vie dans ce baiser et que, sans parler, elle s'écrie d'une façon plus éloquente que les paroles : "Je t'aime, et ce baiser est le serment inviolable de mon amour !"

Le baiser, comme l'amour dont il est l'indice palpable, ne se vole pas, il se gagne, et maudite soit cette ridicule et insipide application de la bouche sur la peau, quand c'est l'indifférence, la haine, le mépris que l'on embrasse. Le baiser n'est-il pas l'échange momentané de deux âmes, moment sacré et toujours nouveau où, dans une sublime extase, nous oublions tout ce qui nous environne pour ne penser qu'à savourer cet enivrant nectar que nous buvons aux lèvres de la femme qui nous laisse tout étourdis et la

gorge brûlante, avec un seul regret, que ce bonheur soit aussitôt fini que commencé, avec un seul désir, de retourner à la coupe enchanteresse aussitôt que son amoureuse ou capricieuse volonté nous le permettra ? Car, à peine avons-nous eu l'illusion rapide de notre disparition de la plate-forme boueuse, que déjà nous y sentons nos pieds plus rivés que jamais.

Hubert prononce des paroles si caressantes à la fille du notaire, qu'il lui semble entendre le souffle du zéphire agitant les branches des lilas en fleurs au printemps, ou le mélodieux murmure du ruisseau se faufilant à travers les roches en se mêlant à l'hymne du rossignol qui effleure l'eau verdelette et limpide du bout de son aile.

Florence, dit-il, ma bien aimée Florence, depuis que tes yeux se sont levés sur les miens, le ciel me semble plus pur, les ondes plus cristallines ; les astres, la nuit, brillent avec un éclat plus resplendissant, et les moindres actes de ma vie se changent en des moments sacrés et ensoleillés de bonheur, lorsqu'ils sont mêlés à ton souvenir, c'est-à-dire toujours. Florence, pour toi, fille chérie, je quitterais tout, même ce que j'ai de plus cher au monde. Pour un seul de tes sourires, je donnerais toute la gloire et tous les hommages qu'un mortel puisse ambitionner.

—J'abandonnerais tout, excepté l'honneur.

—Avec toi, Florence, j'irais m'ensevelir dans les régions les plus stériles et les plus sauvages de la terre. Avec toi, j'irais dresser ma tente au milieu des sables torrides de la blanche et mystérieuse Egypte ; avec toi, j'irais me murer dans une grotte écartée au bord de la mer, recouverte de varech et tapissée de pampre vert.

—Et déroband, avec un soin jaloux, aux yeux de l'humanité, cette création adorable, je saluerais chaque lever de l'aurore et chaque coucher du crépuscule, en louant le Dieu de la nature qui m'aurait assez aimé pour me donner une femme telle que toi. Florence, implora-t-il, en se glissant aux pieds de la jeune vierge pâle d'émotion et d'enivrement, veux-tu m'accorder ta...

Mais qui pourrait décrire les sentiments de stupeur, de rage, de honte, de douleur qui s'emparèrent de son âme, lorsqu'il entendit ces paroles qui cinglèrent ses oreilles comme un coup de knout :

—Oui, nous allons les faire arrêter, tous, Papi-neau, Nelson, Morin, Rolette, Cartier, et tout le reste de la canaille. Nous en avons assez de ces hommes qui auraient besoin de se mettre plus de plomb dans la tête que dans leurs fusils.

Le jeune homme bondit sous l'outrage comme le fauve dont les flancs viennent d'être lacérés par la flèche empoisonnée.

La jeune fille, redoutant un malheur, se suspend à son cou.

—Entends-tu Florence, entends-tu ? Et ce sont là tes paroles de ton père ! Oui, je reconnais bien sa voix, lui le loyal à l'Angleterre ! Florence, la fille d'un bureaucrate ! Florence, toi si belle, si bonne, si dévouée, si canadienne française, la fille d'un traître, d'un ennemi des patriotes ! Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte avant d'avoir connu cette affreuse vérité ! Mais, je suis fou, cela ne se peut pas. Florence, dis que je n'ai pas bien entendu !

En ce moment, le jeune homme semblait transfiguré par le paroxysme de sa douleur et par l'immensité du sacrifice qu'il allait accomplir.

—Baptiste, commanda-t-il en le voyant entrer dans le salon, écoute bien ce que je vais te dire. Va trouver M. Brown, sans perdre un instant, et dis-lui que je lui demande son meilleur cheval de selle. S'il te fait quelque observation, tu lui répondras que c'est pour la cause des patriotes.

A peine Baptiste fut-il parti que le jeune homme s'affaissa sur un sofa en pleurant comme un enfant, et en se tordant les bras de désespoir.

—Florence, la fille d'un de mes ennemis ! répète-il sans cesse. Elle, pour qui j'aurais donné mille vies ; elle, pour qui j'aurais senti ma chair crépiter sur un gril, sans mot dire ; elle, dont un seul baiser m'eût fait mépriser la distance, la faim, la soif, le froid, faut-il donc que je la quitte pour toujours ?... Non, cela ne

se peut pas, cela ne sera pas, j'abandonnerai tout, plutôt. Florence, viens avec moi, et fuyons jusqu'aux extrémités du monde. Ta volonté sera mienne, tes désirs seront miens. L'amour, après tout, n'est-il pas le seul bienfait réel, le seul bien durable, le seul dont il vaille la peine de s'occuper ? Adieu ! cause sacrée de la patrie ! Aujourd'hui, ton étincillant soleil a lui une dernière fois pour moi. Je ne suis plus un fils du Canada, je suis un étranger, un paria, je suis tout, excepté un Canadien français. Mais cette femme l'emporte, et je ne puis la quitter... Choisis, pour te défendre, pour défendre ton glorieux drapeau sur lequel je n'ai même plus le droit de lever les yeux, un homme plus homme, un homme pour qui tu es quelque chose de plus élevé que l'amour d'une femme, que les grandeurs, que les richesses ; un homme enfin qui ait au cœur la rage de l'Angleterre, qui a pris naissance dans le sang intoxiqué et la bave immonde de de l'ange que Jéhova, d'un regard, précipita dans l'abîme !

« Que faire, mon Dieu, que faire !... »

« Viens, ma Florence, viens, fille chérie, viens que je te presse contre mon cœur ! »

La jeune fille, éperdue, se jette dans ses bras. Elle éclate en sanglots et appuie sa tête renversée sur son épaule. Son sein gonflé se soulève sous les spasmes de son désespoir.

Hubert, à cette vue, se sent faiblir de plus en plus. C'en est fait... Il va commettre une lâcheté...

Non !...

Il est une chose supérieure à l'amour : c'est l'honneur, c'est la patrie.

Le sacrifice est grand, mais il videra ce calice amer jusqu'à la lie, dût-il lui en coûter la vie.

— Mais que dis-je ? poursuit-il ; moi abandonner ma patrie pour l'amour d'une femme : ne suis-je donc plus ce Canadien-français que ma mère endormait jadis sur ses genoux en chantant les refrains des héroïques gestes de nos aïeux ? Ne suis-je plus le Canadien-français à qui mon père a dit sur son lit de mort : « Mon fils, le jour où tu trahiras la cause sainte entre toutes de la patrie, tu deviendras un être plus abject que l'Anglais qui cherche à nous faire ramper à ses pieds. » Ne suis-je donc plus ce Canadien-français qui a déjà versé son sang pour la cause de la patrie souffrante ?

Soudain, il entend résonner des pas de cheval qui s'arrêtent à la porte. Alors son patriotisme, un instant assoupi, se réveille. Il repousse la jeune fille et, s'élançant vers la porte, il s'écrie dans un suprême élan du cœur :

— Adieu, Florence, adieu.

Et le front encore entouré de bandages ensanglantés, la chevelure en désordre, l'œil agrandi par la fièvre, il a une main sur la poignée de la porte, prêt à fuir cette maison désormais maudite, lorsqu'il voit en face de lui M<sup>re</sup> Jean Drusac, Gustave Turcobal, et un féal sujet de sa Très Gracieuse Majesté Georges III, qui veulent l'arrêter au passage.

— Au revoir, monsieur, ricana le jeune patriote ; on ne me prend pas comme une souris dans une souricière. Continuez votre œuvre de dégradation. Rampez, rampez, rampez toujours, essayez la poussière du soulier de l'Anglais, et lorsque vous vous serez suffisamment avilis et avachis, peut-être obtiendrez-vous une petite médaille ou un bout de ruban pour vous récompenser de votre loyalisme. Nous nous reverrons, je l'espère. Je vous donne rendez-vous à Saint-Denis.

En sortant, il voit Baptiste qui l'attendait à la porte avec le cheval qu'il tenait par la bride.

— Baptiste, dit-il, en serrant affectueusement les mains de son généreux compagnon, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde.

Il saute sur son coursier.

— Hubert, Hubert ! crie la jeune fille, en courant après le Canadien-français déloyal à la couronne britannique qui nous protège et nous conserve, et sans laquelle nous retournerions dans le néant.

Mais déjà le jeune homme est parti à bride abattue. Florence n'entend plus que le bruit cadencé des sabots du cheval qui a disparu dans les ténèbres du soir.

Cette femme voit, dans une vision rapide, tout son

bonheur qui vient de s'écrouler, sa destinée brisée d'une manière irrémédiable, et l'objet de ses rêves et de son amour qui court à la mort.

Elle voit tout en un instant. C'est la foudre qui tue. Elle pousse un grand cri et tombe inanimée au milieu de la rue dans la boue.

(A suivre)

## MAGIE BLANCHE

LA CARTE CHANGEANTE

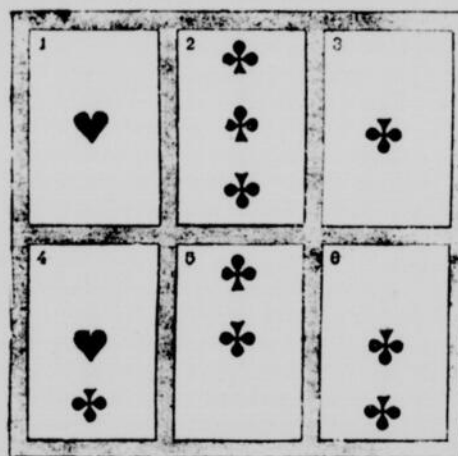
Le tour de la carte changeante se fait par différents moyens. Voici le plus simple :

« Je vous présente un as de cœur (fig. 1), ne le quittez pas des yeux ; je vous en montre le dos, et je prie ce jeune homme de tâter la carte : elle n'a pas double épaisseur, n'est-ce pas ? Je la relève : c'est maintenant un trois de trèfle (fig. 2) ; je l'abaisse une seconde fois devant moi et je la relève : c'est un as de trèfle (fig. 3). »

Le secret ?

Sur un as de trèfle dessinez un second trèfle placé comme le montre la figure 6 ou, si vous préférez, collez du papier blanc sur le troisième point d'un trois de trèfle (on ne montre que de loin la face de la carte changeante).

Dans une carte de cœur découpez un point, autour duquel vous laisserez du blanc, de manière à avoir un rond du diamètre d'un sou.



Avec un peu de savon, fixez provisoirement ce cœur sur le point du milieu de la carte numéro 6 ; vous obtiendrez ainsi la carte que montre le numéro 4.

Pour produire aux yeux de l'assistance un as de cœur (fig. 1), vous n'avez qu'à présenter la carte numéro 4 en tenant le pouce sur le point de trèfle qui est en bas.

Pour montrer un trois de trèfle (fig. 2), vous ferez sauter, d'un coup de doigt, le point de cœur collé par le savon sur le trèfle du milieu, et, après avoir retourné la carte de haut en bas, vous la présenterez en tenant votre pouce sur la partie qui est blanche au bas de la carte numéro 5.

Enfin, pour montrer un as de trèfle, retournez encore une fois la carte de haut en bas, et, tandis que vous la présenterez, votre pouce cachera le point de trèfle placé en bas dans la figure 6.

En un mot : tandis que les spectateurs croiront voir successivement les cartes 1, 2 et 3, ce sera toujours la même carte que vous leur montrerez ; la première fois, surchargée d'un point de cœur, la seconde et la troisième fois, en cachant soit le côté blanc du bas de la carte, soit le point du bas de la carte à deux points.

Il ne faut pas insister sur ce petit tour, et il produira tout son effet.

MAGUS.

Ce qui manque surtout aux hommes de notre temps, c'est la fermeté de conduite qui donne la confiance dans la vérité. Nous ne voyons devant nous ni les énergiques convictions qui animaient saint Paul et ses amis, ni les guides que nous aurions à suivre pour ramener au vrai la nation égarée.—LE PLAY.

## NOS FLEURS CANADIENNES

Le *nénuphar d'Amérique* a une fleur globuleuse et dotée de la grosseur d'une pomme. Les feuilles sont épaisses, en forme de cœur et longues d'une dizaine de pouces. C'est une de nos plus belles plantes aquatiques.

Les botanistes européens lui ont donné les noms de *nuphar advena* ou *nymphaea advena*, mais ce mot *advena* qui veut dire *étranger* ne nous convenait pas, puisqu'il est originaire de l'Amérique du Nord, et Provancher a pris sur lui de changer son nom spéci-



fique en celui d'*Americana* et il a bien fait, car autrement nous disions étrangère une plante qui est indigène.

La famille des nymphéacées, dont le nénuphar fait partie, n'est représentée au Canada que par deux genres : la *nymphaea* et le *nénuphar* ; et de ces deux genres nous n'avons que trois espèces : la *nymphaea odorante*, le *nénuphar d'Amérique* et le *nénuphar de Kalm*.

Toutes ces plantes portent de jolies fleurs, d'un effet superbe, dans les jardins où existent un étang ou qui sont traversés par un cours d'eau et leur culture devrait être répandue, car elle est très facile.

E.-Z. MASSICOTTE.

## THÉÂTRES

CLUB LE MONTAGNARD

Mardi, le 20 mars, aura lieu un joli concert donné par le club de raquettes Le Montagnard.

Ce concert aura lieu au Cercle Ville-Marie, 1717 rue Notre-Dame, à 8 heures précises du soir.

On peut se procurer des cartes chez MM. Ed. Archambault, 1686 rue Sainte-Catherine ; Ed. Hardy, 1676 rue Notre-Dame ; J.-W. Shaw et Cie, 2274 rue Sainte-Catherine.

Nous espérons que le public se portera en foule à ce concert et donnera ainsi une marque de l'intérêt qu'il porte à cet excellent club.

SOIRÉES DE FAMILLE

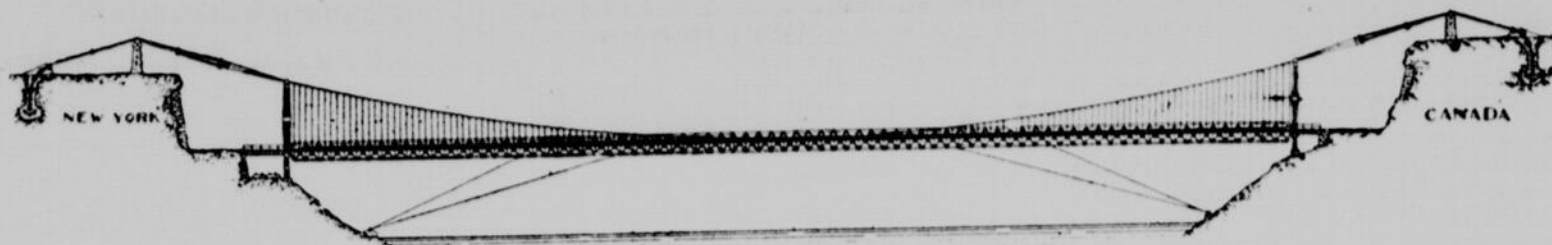
Superbe, superbe, la comédie *Maître Corbeau*. Je crois même que je n'ai jamais savouré une pièce avec autant de satisfaction. La fable de Lafontaine a été mise en action d'une façon simplement superbe. La distribution était très bien faite et les rôles bien sus ; en sorte que tout a marché comme sur des roulettes. Les spectateurs étaient enchantés.

Pour la semaine prochaine, jeudi le 22, on nous donnera *Les Boulinards*. Cette désopilante comédie est suffisamment connue pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Ceux qui l'ont déjà entendue y retourneront certainement et aux autres nous conseillons de ne pas manquer l'occasion. Il faut avoir vu *Les Boulinards* au moins une fois dans sa vie.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Depuis l'ouverture du théâtre, au carré Chaboillez, la clientèle a toujours été en augmentant.

Cette semaine c'est *Martine*, qui tient l'affiche. Le sujet est des plus palpitants. Nous verrons Mme de Sablonnière dans un de ses meilleurs rôles, Laurence de Moray. Nous entendrons aussi M. J. P. Filion, le régisseur de la troupe, dans le rôle principal, l'amiral de Lamarche. Les amateurs de théâtre français auront une bonne occasion pour s'amuser cette semaine.



LE NOUVEAU PONT SUSPENDU DE LEWISTON.—Distance entre les tours, 1,040 pieds ; longueur des câbles, 800 pieds  
(Voir l'article, " Les merveilles de la science ")

## RÉCIT DE VOYAGE

### LA PERSE INÉDITE

Un collaborateur du *Frank Leslie's Popular Monthly*, qui vient de traverser la Perse, nous rapporte des détails bien curieux sur les mœurs des Persans. Ce peuple, jadis le maître du monde, n'est plus aujourd'hui qu'une masse misérable, ignorante et malpropre ; son genre de vie nous ramène, par son état primitif, de vingt siècles en arrière de la civilisation.

A part Téhéran, que les shahs ont embelli et enrichi aux dépens des autres cités, la Perse offre partout, dans les villes comme dans les villages, un aspect de misère et de tristesse. Les maisons sont bâties avec de la boue durcie, que la pluie ramollit et traverse ; elles n'ont point de fenêtre et reçoivent l'air et le jour par la seule ouverture de la porte. Le propriétaire d'un village a parfois une maison en briques, mais rarement ; généralement, les autres habitations des Persans plus aisés ne diffèrent de celles des pauvres que par une pièce de plus au premier étage et qui a des fenêtres garnies de treillage.

Les maisons se composent de plusieurs pièces autour d'une cour malpropre ; souvent il n'y a qu'une seule salle où gens et bêtes se blottissent pêle-mêle. Le voyageur qui raconte ces impressions fut fortement étonné lorsque, étant descendu dans la plus belle chambre d'un villageois persan pour y passer la nuit, il fut réveillé le matin par la procession de tous les bestiaux domestiques de la ferme qui opéraient une sortie à travers sa chambre : des chevaux, des vaches, des ânes et un troupeau de moutons défilèrent devant son lit.

Les rues dans les villages sont encombrées de gros tas de fumier, de paille et d'ordures qui, mêlées ensemble, forment une sorte de pâte dure : c'est le combustible du Persan, avec des herbes et des racines qui séchent sur les toits. Les arbres sont trop rares et trop précieux pour être brûlés.

Les moyens de chauffage, même dans les villes et dans beaucoup d'habitations à Téhéran, sont excessivement primitifs : c'est une grosse jarre en terre, profonde de trois pieds et large d'un pied et demi, qui sert de poêle. Cette jarre est enfouie dans le parquet avec son orifice au niveau du sol. Quand il fait très froid, une carcasse de bois recouverte de tapis est posée sur l'ouverture du poêle pour concentrer la chaleur, et toute la famille vient s'asseoir à l'entour, en enfonçant les jambes sous la couverture.

Tout le monde n'a cependant pas même ce poêle primitif en Perse, et la plupart des habitants n'ont pas d'autres moyens de chauffage que le *Kursee* : c'est une terrine pleine de braise placée par terre au milieu d'une pièce et recouverte d'un cadre de bois et de tapis. L'usage du *Kursee* est aussi répandu à Téhéran et dans les autres grandes villes que dans les petites.

Le Persan ne change pas de linge tout l'hiver ; beaucoup portent leurs effets tout le long de l'année sans les nettoyer. Le confort et la propreté leur sont totalement inconnus.

Bien que l'aspect d'une ville persane puisse paraître intéressant à l'étranger, la vie y est ennuyeuse et triste, pour la femme surtout. La loi de l'Islam permet à chaque homme d'avoir quatre épouses et autant de favorites et d'esclaves qu'il peut en entretenir. Si les femmes ont cessé de lui plaire, le Persan peut divorcer par un moyen bien simple : il n'a qu'à prononcer trois fois le mot " bosh. " Dit une fois, ce mot

n'a pas d'importance ; mais à la troisième, la femme est obligée de partir.

Le long de la mer Caspienne, les hommes se marient au printemps afin de bénéficier, pendant cette saison, du travail de leur femme dans les rivières, et répudient leurs épouses ensuite pour n'avoir pas à les nourrir l'hiver. On trouve à Meshed, lieu de pèlerinage très fréquenté, toute une large population de femmes qui, loin de leurs familles et de leur pays, viennent se marier là avec les pèlerins pour un jour ou un mois, selon la durée du séjour. Des prêtres mahométans sanctifient ces alliances temporaires qui font de Meshed, ville sainte par excellence, le lieu le plus corrompu de l'Asie.

L'épouse persane tient si peu de place dans la vie de l'homme, qu'il n'y a pas, en leur langue, d'expression pour rendre les mots " d'épouse " et de " foyer. " Un étranger qui demandait un jour à une jeune et jolie femme persane si elle aimait son mari, obtint cette réponse imagée et significative : " J'ai autant d'amour pour mon mari qu'un tamis contient d'eau. "

Si les villages et les villes de la Perse paraissent pauvres, Téhéran respire de richesse. C'est un bizarre mélange de magnificence barbare et de clinquant moderne. Dans le vaste musée du shah, des bijoux inestimables sont entassés dans des boîtes à conserve, dont on n'a même pas eu le soin d'enlever les étiquettes. Des jouets en étain, des bibelots sans goût et sans valeur voisinent avec des merveilles d'ivoire ou d'or sculptés.

Les audiences se donnent dans la cour du palais, ornée de lampes informes et protégée par un entourage de panneaux chancelants. Des officiers d'opéramique montent la garde tout autour.

Le trait le plus caractéristique du Persan est le fanatisme, un fanatisme sans bornes. Les Mollahs ou prêtres ont sur leurs fidèles un pouvoir absolu, et la loi religieuse envahit souvent le domaine de la loi civile. Un criminel qui se réfugie dans une mosquée échappe à la justice, si toutefois on peut parler de justice en Perse. La loi y est appliquée au gré des fonctionnaires qui torturent les prisonniers et les détenus jusqu'à ce que leur famille ou leurs amis viennent les racheter avec de l'argent. Un seigneur persan raconte avoir vu, dans la maison du gouverneur d'Urumia, une femme, coupable de quelque légère offense, enfermée dans un sac et broyée à coups de massue. A Maragha, au jardin public, se dresse une colonne blanche dans laquelle, tout récemment, un brigand a été muré vivant.

Le Persan, profondément fataliste, porte sa misère sans révolte, avec une morne résignation : " Inshallah ! " dit-il à propos de tout : " Dieu le veut ! " Les chemins sont impraticables, les ponts s'effondrent, le bétail meurt, la loi est cruelle : " Qu'y faire ? C'est le destin ! " Le pays tombe en ruines, le désordre et la démolition régissent partout : " Inshallah ! Dieu le veut ! "

THÉRÈSE MANDEL.

La femme est l'être le plus parfait entre les créatures : elle est une créature transitoire entre l'homme et l'ange.—BALZAC.

Sans les femmes, l'homme serait incapable de soutenir le fardeau de la vie, de garder sa dignité, de remplir sa destinée, de se supporter soi-même.—PRUD'HOMME.

## LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

### LE NOUVEAU PONT SUSPENDU DE LEWISTON SUR LE NIAGARA

Ce magnifique pont est construit sur l'emplacement de celui qui, bâti en 1851-52, fut détruit par une tempête le 1<sup>er</sup> février 1864.

Le nouveau pont qui relie le Canada à l'Etat de New-York, passant au-dessus des gouffres du Niagara, est d'un aspect grandiose, comme on en peut juger par le dessin que nous en donnons ici.

Ses dimensions sont colossales : il a d'une tour à l'autre une longueur de 1040 pieds. (La plus grande arche du pont Victoria, à Montréal, n'a que 330 pieds).

Les quatre câbles qui le soutiennent ont 800 pieds de long, et sont formés chacun de quatorze câbles d'acier de 2½ pouces de diamètre.

Le pont qui a 28 pieds de large contient, comme le pont Victoria, une partie centrale pour une voie de chemin de fer, et deux passages latéraux pour les voitures.

On peut voir par la gravure ci-jointe comment les câbles, fixés à des plaques d'acier, sont retenus dans des puits profonds qu'on a remplis de ciment après les y avoir solidement installés.

### LES MÉTAUX DU SOLEIL

La liste des métaux qui se trouvent dans le soleil augmente peu à peu. Fait curieux, on découvre dans le soleil des corps que nous ne connaissons pas encore sur terre. On se souvient que c'est M. Norman Lockyer qui annonça le premier, il y a déjà plus de quinze ans, que certaines raies très brillantes du spectre du soleil devaient être considérées comme l'indice de l'existence d'un gaz inconnu, auquel il donna le nom d'*Helium*. Ce corps resta longtemps problématique. Mais, en 1895, M. Ramsay parvint à le trouver sur notre globe ; il l'isola et en détermina la densité qu'il trouva égale à peu près au double de celle de l'hydrogène.

M. Lockyer, vers la même époque, aperçut aussi dans le spectre de la couronne solaire d'autres raies colorées qu'il attribua à la présence d'un autre élément qu'il appela *Coronium*. On n'a pu jusqu'ici rencontrer cet élément sur la terre. Cependant *Prometheus* a annoncé dernièrement qu'un spectroscopiste italien était parvenu à distinguer les raies du *Coronium* dans les gaz incandescents rejetés par le cratère du Vésuve. Le *Coronium* existerait donc aussi dans les profondeurs du globe terrestre. Ce n'est pas tout encore. Toujours par l'étude des raies spectrales, d'autres physiciens ont caractérisé deux nouveaux métaux dans le soleil. Et, par anticipation, on les a désignés sous les noms d'*Aurorium* et de *Nebulum*. On a été jusqu'à supposer que, d'après leur position dans les enveloppes gazeuses du soleil, ces éléments métalliques devaient être plus légers que l'hydrogène.

En somme, en attendant mieux, on peut dire qu'il existe dans le soleil au moins quatre métaux dont deux sont très rares sur la terre, et dont deux nous sont encore inconnus. Il est singulier que ce soit à 38 millions de lieues de notre planète que l'on ait été découvrir des métaux qui existent sur la terre et dont nous ignorions absolument l'existence.

SOUVIENS-TOI

*Errant dans son exil de rivaige en rivaige,  
L'homme n'est ici-bas qu'un obscur voyageur ;  
Rien ne rappellera son rapide passage,  
S'il n'échange en chemin quelques parts de son cœur.*

*En vain, contre l'ardeur du torrent qui l'entraîne,  
Il voudrait se fixer où l'attachent ses vœux ;  
Ranimant aussitôt son éternelle haine,  
Le sort à ses amours l'arrache sans adieux.*

*Alors il lève au ciel son regard plein de larmes  
Et demande à grands cris un remède à ses maux.  
" Souviens-toi ! " dit un ange, en voyant ses alarmes ;  
" Le ciel à ta douleur oppose ces deux mots."*

PAUL DE BRUCHI.

Sherbrooke 1900.

POUR FAIRE UN CIVET

Quelle jolie fable, terminée par une moralité savoureuse, le " Bonhomme " eût écrite avec cette histoire du paysan de Montmagny qu'un lièvre allégera spirituellement de sa bourse au moment où l'homme lui en attachait les cordons autour du cou, dans l'intention évidente de se procurer un civet sans délier la dite bourse !

On voit notre campagnard s'en retournant du marché, où il venait de vendre un cheval, tout guilleret, ayant en poche, soigneusement nouée, la grosse bourse de cuir en laquelle tintaient de beaux louis d'or. Après de longs pourparlers, durant lesquels il avait dépensé, sans compter, des trésors d'éloquence, tout en vidant bouteille, il avait réussi à convaincre son client, et d'un grand coup de poing sur la table, avait mis fin à la discussion et conclu l'affaire. Le cheval, objet de ces controverses, était adjugé au preneur pour le prix de 765 francs. Un dernier verre de vin, de cidre ou de bière absorbé et le compère reprenait gaiement le chemin de son village, léger de soucis et lourd d'argent.

Pleuvait-il ? Il ne sent pas les aiguilles de la pluie lui picoter l'épiderme. S'il neigeait, les blancs flocons qui tourbillonnent sont un amusement pour ses regards bienveillants. Le temps était-il beau ce jour-là, enfin ? Il trouve le ciel plus clair et le soleil plus réchauffant. Tout lui apparaît sous des dehors propices. Il vient de réaliser un bénéfice sérieux : il est content. Il va, allégre et guilleret, sifflant un refrain, et roulant dans sa tête plusieurs pensées. Ce soir, bien sûr, il mangera de bon appétit la soupe fumante près de lâtre où, sur les chenets de fer, pétillent un feu de bois sec. Et ce sera tranquille qu'il fumera ensuite sa pipe de terre noirie par l'usage avant de s'aller coucher.

Voici qu'il approche. Les toitures de Montmagny s'érigent là-bas, parmi les arbres dépouillés que domine le clocher de l'église. Des fumées montent vers le ciel en lentes spirales, âmes légères de ces humbles foyers. La campagne, autour de lui, s'étend, calme et d'aspect fertile. Il songe à la récolte prochaine, aux gains qui viendront s'ajouter au gain qu'il a fait aujourd'hui et qui iront grossir le pécule enfermé sous clef dans l'armoire pleine de linge qu'il a toujours vue à la ferme et qui date du temps des ancêtres.

Il approche de plus en plus. Voici qu'il met le pied sur son domaine. Les champs qui s'étendent ici et là sont à lui. C'est son bien, cette terre que foulent, à présent, ses gros souliers ferrés. Patrimoine lentement accru, elle est tout son espoir et toute sa préoccupation. Il la contemple avec orgueil.

Tout à coup, ses yeux se ferment à demi pour un rire silencieux qui lui retousse le coin des lèvres. Il s'arrête. Puis, avec précaution, il se dirige vers un arpent de terre planté de vigne où, parmi les échelas, il vient d'apercevoir un lièvre pris dans un collet. La bête est superbe. Et il s'amuse de n'avoir ainsi qu'à se baisser pour s'emparer d'une proie qu'un autre lui a préparée, sans le vouloir, certes.

— Ah ! braconniers, mes gaillards, vous tendez vos engins sur mes terres ! Mais la justice immanente n'a

pas voulu que vos ruses soient productives et je passe à point.

Et il se frotte les mains, et il les tend déjà vers l'objet de sa convoitise, en un instant éveillée. Son souper se consèra d'un plat inespéré. Pour faire un civet, il faut un lièvre. Eh bien ! voici le lièvre.

Précautionneux, il avance. Le torse incliné en avant, il marche vers l'animal captif. Il a des gestes très doux et comme caressants. Il se penche de plus en plus. La silhouette est d'une bête fauve qui, brusquement, bondira.

Il tient le lièvre, enfin. Il l'agrippe. Ce butin en lui échappera pas. Sept cent soixante-cinq francs qu'il rapporte à la maison, plus un lièvre qui ne lui coûtera rien, ce n'est pas à dédaigner, n'est-ce pas ?

Mais le captif se débat. Violentement de toutes ses forces rassemblées, il essaye de rompre les liens qui l'enserrent et de se débarrasser de l'étreinte humaine. Angoisse de lièvre ! Qui dira les affres de l'animal en de telles alertes ! Ce sont des prunelles emplies d'effroi, des mouvements affolés et, tout à coup, l'immobilité d'une résignation passive. Puis encore le pauvre quadrupède s'arc-boute et, d'un effort suprême, essaie de se libérer.

— Ah ! la rosse qui ne se laissera pas prendre ! siffle l'homme entre ses dents.

Une idée subite illumine son cerveau. Et il fouille dans sa poche, tenant d'une main son prisonnier ; il atteint la bourse pleine d'or, la prend, et, à l'aide des cordons dénoués à demi, il enroule le cou du lièvre.

Crac ! ça y est. Mais c'est le lièvre qui a filé. Parmi les gestes fait pour assurer sa capture, il a trouvé le moyen de se glisser et il détale à perdre haleine, emportant, affreuse conclusion, la bourse et les louis d'or.

Maintenant, la scène change. Laissons le paysan penaud, regagner sa ferme. La nuit est close, du temps a passé. Pas trop de temps. L'un des braconniers, dont se riait le propriétaire, est sorti de sa mesure pour aller relever les collets posés par ses soins. Chez lui, c'est la misère. L'homme est sombre et farouche. Il faut du pain pour sa nichée. Et il fouille la plaine d'un air attentif. A un moment, il s'arrête, tout comme fit le fermier qui revenait du marché après avoir vendu son cheval ; et il se penche, et il rampe et il se jette sur un lièvre pris dans un collet. Lui, par exemple, ne le manque pas. Crac ! le cou tordu.

Mais, pendu à ce cou, qu'est-ce donc ? Une bourse, une bourse pleine d'or ! L'homme compte : un louis, deux louis, cinq louis, dix, vingt...

Quel civet ! Le braconnier a mis la main sur le lièvre capitaliste.

CLAUDE COUTURIER.

LES JEUX DU COIN DU FEU

PÉNITENCES POUR LE RACHAT DES GAGES

La pêche.—Placez le pénitent sur un fauteuil ou sur une chaise, les bras tombants, la tête renversée en arrière sur le dossier. Attachez un bonbon ou un morceau de gâteau à un fil, le fil à un bâton quelconque, de façon à constituer une ligne avec son appât. Vous approchez celui-ci de la figure du pénitent, qui doit le prendre avec sa bouche, et qui doit rester dans sa triste position de poisson jusqu'à ce qu'il ait réussi à gôber l'appât.



— Qu'est-ce que t'as encore dans la bouche, vaurien, réponds, ou t'auras une gifle.

Le roi du Maroc.—Deux pénitents tenant chacun une bougie allumée, se placent dos à dos, puis font, en sens inverse le tour de la pièce. A chaque rencontre, ils soupirent, lèvent les yeux au ciel, d'un air acablé, et doivent dire chacun une phrase du dialogue suivant : Première rencontre : D. Quelle nouvelle ? — R. Hélas ! Deuxième rencontre : D. Le roi du Maroc est mort. — R. Hélas ! Hélas ! Troisième rencontre : D. Il est enterré. — R. Hélas ! Hélas ! Hélas ! Quatrième rencontre : Il est mort d'un rhume de cerveau. — R. Atchoum ! Atchoum ! Atchoum ! Atchoum ! (4 éternuements).

S'il n'y a ni erreur dans le dialogue, ni rires, les pénitents sont délivrés ; sinon, ils auront une autre épreuve à subir.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Rien de plus fin que mon premier  
Pour détruire certain gibier  
Souvent chez soi fort incommode.

Dans mon second n'allez pas vous noyer.  
Mais de mon tout volontiers s'accommode  
Tel citoyen, jadis ennemi des grandeurs,  
Et qui, de la Fortune ayant eu les faveurs,  
Le croit bien aujourd'hui de saison et de mode.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 828

Surprise.—M	1000
I	1
D	500
I	1
	1502

Enigme.—Plume.

Vers à reconstruire.—

Les vers de Maître Adam ont des beautés exquises ;  
Ce Virgile à rabot est plus divin qu'humain ;  
Les Muses désormais ne doivent être assises  
Que sur des tabourets qui soient faits de sa main.

Coquilles. — 1. Bruit. Sots. Courir. — 2. Fillet  
Masque. De. Satin.—3. Heureuse. Sait.—4. Ille. E.

GRAVURE-DEVINETTE



C'est singulier ! Voilà des oiseaux blessés ; j'ai vu le braconnier et sa femme.—Où sont-ils ?



— V'lan, me diras tu ce que t'as dans la bouche ;  
— De l'eau, maman.

## DOUBLE GUERISON

Saint-Valier, 6 mars 1900.

MM. A. Toussaint &amp; Cie, Québec.

Messieurs, — C'est avec plaisir et reconnaissance que je rends témoignage de l'excellence du Vin des Carmes, dont vous êtes les agents. J'étais dyspeptique ainsi que ma femme. Nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Ma digestion était tellement pénible que les gaz m'étouffaient et me causaient des douleurs atroces. Confiant dans l'honorabilité et la compétence des signataires des certificats que vous avez publiés, nous avons essayé le Vin des Carmes, et j'ai le plaisir de vous dire que l'effet a été étonnant. Je tiens votre vin en haute estime, et le recommande à tous ceux qui sont atteints du même mal. Ma femme se joint à moi pour vous certifier son entière guérison.

Votre etc.

F.-X. LAMARRE.

N. B. — M. Lamarre est un citoyen en vue, membre de la Commission du Havre de Québec, ex qualité de président de la Corporation des Pilotes, et ex maire de Saint-Valier.

## MODIFIE LES TOUX VIOLENTES ET GUÉRIT SANS RETOUR

Le "Vin Morin Crésophates" est le remède par excellence pour Grippe, Bronchite, Toux, Rhume, Catarrhe, Tuberculose et Anémie. Il est encore un désinfectant très recommandé. Se vend partout et tout le monde en est très satisfait.

## L'OBSTACLE VITAL

Da refroidissement à la pleurésie il n'y a qu'un pas. Mettez entre eux la barrière infranchissable... le *Baume Rhumal*.

## AUX PERSONNES NERVEUSES

La nervosité est la preuve de l'épuisement. Si vous voulez régénérer vos forces, vous n'avez qu'à suivre un traitement aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

## La Grande Librairie FAUCHILLE

Almanachs, Almanachs.

Hachette et Drapeau, 50 cents; aussi les Almanachs des Calambourgs des Gasconnades, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, du Savoir-Vivre, des Jeux de Société, du Charivari, L'Amateur, du Volontaire, du Bon Catholique, des Saints, Coeurs Jésus, Marie, et enfin l'année illustrée, qui contient 10 gravures, prix de chacun 15 cents, par poste 16 cents. Vient de paraître "Le Théâtre" du 15 Février, superbe journal qui contient 5 gravures en couleur, plus 40 autres et le texte, prix 0.60.

## Jusqu'au 31 Mars seulement

Abonnements au supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, \$1.25 par année, le prix ordinaire est de \$2.00.

## ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie: les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,  
596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

## DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

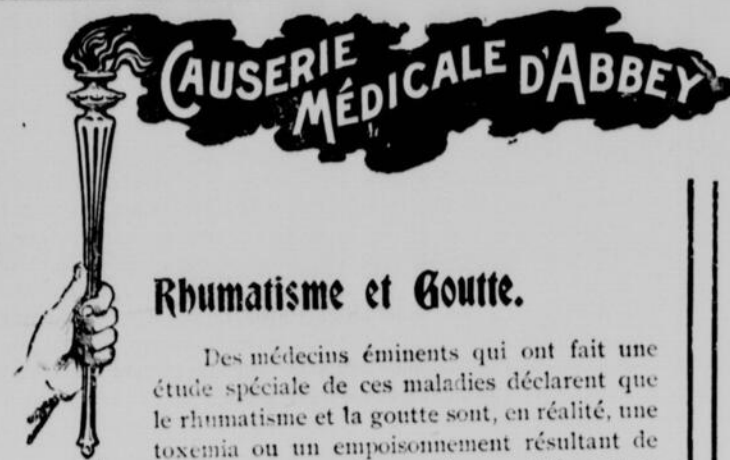
MONTREAL

## HOTEL RIENDAEU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND, 680  
Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.



## Rhumatisme et Goutte.

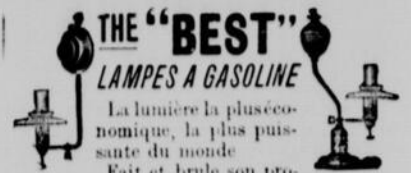
Des médecins éminents qui ont fait une étude spéciale de ces maladies déclarent que le rhumatisme et la goutte sont, en réalité, une toxemia ou un empoisonnement résultant de la décomposition des matières nutritives dans un estomac dilaté ou descendu. Cet état produit la formation de l'acide urique qui est absorbé par le sang. Cette décomposition est causée par la mauvaise digestion. Tant que la digestion normale n'est pas rétablie, des quantités de cet acide continuent à se produire, jusqu'à ce que le système en soit saturé.

Abbey's Effervescent Salt corrige la tendance à la formation de l'acide dans le tuyau alimentaire, stimule l'activité naturelle des organes digestifs, rétablit la nutrition normale, et débarrasse ainsi le système du rhumatisme et de la goutte, dont il empêche aussi le retour.

La dose pour le rhumatisme et la goutte est une cuillerée à thé du Sel dans un demi-verre d'eau, soir et matin, jusqu'à ce que l'on ait obtenu le bon fonctionnement des intestins.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.  
Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.  
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



## Argenteries

## LECTRICES

Si vous avez des articles tels que couteaux, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

## "La Royal Silver Plate Co."

Plaques en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell: Main 1387

N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

## GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 735, Elekiron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Récrivez aujourd'hui.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell: Main 3391

## VICTOR ROY

ARCHITECTE &amp; EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

## Trestler, Globensky & Martel,

### ...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,  
Montréal

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les  
**PILULES AN-ONIO**

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, P. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

**MON JOURNAL,** Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

## HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS  
LE G.T.R.  
ET PRES  
DU C.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

## Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2818.

Trente ans de Succès

### GUÉRISON CERTAINE

en 24 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE PURGATION

ni avant  
ni après  
du

**L. KIRN**  
CAPSULES

à l'Extrait d'Herbes  
de FOUGÈRE MAÏE Paris  
sans Calomel.  
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAVESSE,  
54, Boulevard Edgar-Quétel  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**UNE ANNEE QUI FAIT EPOQUE**

La science malgré tous les progrès accomplis en cette célèbre fin de siècle, n'avait pas jusqu'à 1885 trouvé les remèdes infailibles contre toutes les maladies des femmes et particulièrement contre cette terrible maladie le *Beau Mal* qui cause tant de ravages parmi les membres du beau sexe. Ces remèdes tant désirés ont été enfin trouvés, en 1885, grâce aux efforts persévérants et énergiques du Dr Jos. Larivière qui a pu, après maintes recherches et études approfondies, composer son fameux *Régulateur de la Santé de la Femme* que lui envient tous les jours. Ce remède ainsi que les *Female Plasters* du même docteur sont en vente partout, ou écrire : DR JOS. LARIVIERE, Manville, R. 1., pour avoir la liste de questions secrètes.

**PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA**

C'est aisé de se procurer une grande somme de soulagement avec une petite somme d'argent. Achetez une bouteille de *Beune Rhumal* pour 25c.

**GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.**

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

**CONSULTATIONS GRATUITES**

Les personnes malades qui désirent consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils données. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, 202 rue St-Denis, Montréal.

**LE VIEILLARD SUR LE DECLIN DE LA VIE**

Trouvera dans l'usage du *Bromo, Force, Vigueur, Consolation et Bien-être.*

Cette préparation se prescrit journellement par les meilleurs médecins du pays. La vente en est si rapide; les résultats sont si consolants!

**SECRET DE BEAUTE**

Il n'est pas une jeune fille qui n'aspire à être belle, à le rester ou à le devenir. On croit généralement, et bien à tort, qu'il est impossible de corriger la nature. Il suffit de vouloir et, naurellement d'y aider un peu. Un teint jaune ou verdâtre, des lèvres décolorées, des cheveux pâles, ne contribuent pas à embellir le teint; il faut, pour arriver à donner au teint blanc, la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, un sang riche et vermeil. Quelques boîtes de Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard suffiront pour donner un teint de lys et de roses. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Envoyez par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

**MADAME SIMEON RENAUD**

DE ST-JOACHIM

Mêle sa voix reconnaissante au concert élogieux s'élevant de toutes les parties du pays à l'adresse des

**"PILULES CARDINALES"**

Du Dr. ED. MORIN.

Madame Siméon Renaud, de St-Joachim, nous écrit: "Les PILULES CARDINALES du Dr. Ed. Morin, sont incomparables pour les maladies particulières aux femmes pâles et faibles. Je les ai essayées moi-même avec le plus grand succès. Je souffrais depuis des années de faiblesse féminine; je digérais mal, ayant alors les palpitations du cœur, manquant souvent de sommeil, de courage et de confiance dans ma guérison. Je voyais souvent l'annonce des PILULES CARDINALES du Dr.

Ed. Morin. Je me demandais souvent si ces réclames n'étaient pas exagérées, tant il y avait de faits extraordinaires. J'étais un jour à faire ces réflexions, lorsque l'idée me vint de prendre de ces "PILULES." Je priai quelqu'un de m'en apporter une boîte. En ayant usé pendant quelques semaines, je me sentis beaucoup mieux. Mon état de faiblesse disparut, mon sang s'enrichit et mes forces revenant, je pus jouir encore de la vie. Mille fois merci." Madame SIMEON RENAUD.

**L'Homme Débile**



Il y a beaucoup à considérer, dans le traitement des désordres nerveux chez les hommes, jeunes ou vieux, désordres qui proviennent de l'abus de quelque loi naturelle, d'excès de jeunesse ou d'un âge plus avancé, de la dissipation, etc. Le sujet est plus profond que le pensent la plupart des médecins. Chose certaine, c'est que les drogues NE FONT QUE STIMULER.

Elles ne donnent ni le ton, ni la force. C'est comme prendre un verre de whisky pour se soulager temporairement d'un trouble financier ou domestique. Que de fois j'ai vu que les drogues ne faisaient aucun bien à mes patients; j'avais alors recours l'expérience, tout comme l'homme d'affaires qui veut changer ses pertes en profits. Je constatai d'abord que la faiblesse est locale. Comme bon résultat, il fallait trouver un remède qui reconstitue tout l'organisme. Je savais qu'il fallait TRAITER LA CAUSE, NON L'EFFET, et dans ce but, j'ai inventé une chaîne-batterie, qui est aujourd'hui ma fameuse

**CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN,**

avec attache pour l'homme. Son application est le modèle du traitement domestique. Elle produit, de la manière qu'il faut, la somme d'ÉLECTRICITE voulue. Elle est faite surtout pour les hommes faibles. On la porte jour et nuit, de 60 à 90 jours. Elle guérit tandis qu'on dort. Qu'on demande mon livre TROIS CLASSES D'HOMMES, expédié franco.

ADRESSE :

Dr M. SANDEN, No 132 rue Saint-Jacques, MONTREAL, Que.

Heures de Bureau : 9 a. m. à 6 p. m. Dimanche, 11 a. m. à 1 p. m.



LA SANTÉ LA VIGUEUR et LA FORCE SONT L'APANAGE des Jeunes Enfants NOURRIS A LA PEPTONINE

Un aliment pur, stérilisé, préparé spécialement pour les enfants en bas âge et approuvé par les autorités médicales.

MERES DE FAMILLE, ACHÉTEZ-EN! EN VENTE PARTOUT!

25 Cents la Grande Boîte.

Gros : F. Goursol, 382 Av. de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

**VOUS VOUS METTEZ AU LIT**

pour dormir et vous reposer, afin de pouvoir travailler le lendemain. IL EST IMPOSSIBLE pour vous de vous reposer comme il faut sur un matelas plein de bosses, et vous devriez ou bien le faire refaire ou bien vous en acheter un neuf. Nous pouvons refaire votre matelas dans notre propre fabrique ou vous en vendre un neuf au plus bas prix possible.

Voyez nos Matelas Spéciaux tout en crin de \$10.00

RENAUD, KING & PATTERSON

652 Rue Craig. 2442 Rue Ste-Catherine.

**HOMMES FAIBLES**

jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande. PASTILLES du Dr. JEAN

51.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean. Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

**PLUS D'ASTHME**

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY. Ont obtenu les plus hautes récompenses. Gros : D' CLÉRY à Marseille (France). Dépôt dans toutes les Pharmacies.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

**NOUVELLES A LA MAIN**

Toto est en visite chez une dame âgée qui passe ses journées à faire, le plumeau à la main, la chasse au moindre grain de poussière. Et comme il la regarde, un peu étonné, se livrer à cette occupation :

—Je suis sûre, lui dit-elle, que votre maman se donne aussi beaucoup de mal pour épousseter...

—Oh ! non, répond naïvement l'enfant, elle n'est pas maniaque !

—Pourquoi, diable ! prends-tu des grandes bûches comme cela pour te chauffer ?

—Voilà, un jour je me réchauffe en les sciant, et le lendemain je me chauffe en les brûlant, total : 50 p. 100 d'économie.

**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIMÉ, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

**MYSTERE ECLAIRCI**

Tout est mystère, dans les affections de la gorge et des poumons, et pourtant le *Baume Rhumal* éclaircit tout cela.

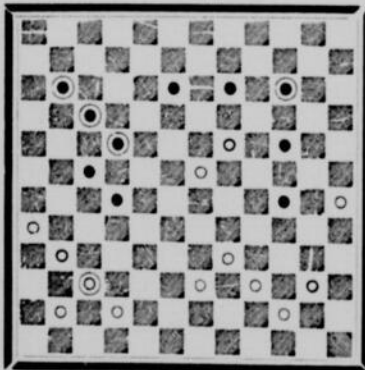
**FORTIFIENT LES FEMMES FAIBLES**

Par la puissante action des "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin disparaissent rapidement les maux de tête nerveux, enflure des mains ou des pieds, douleurs dans les membres, faiblesse générale, etc. Faites-en l'essai avec courage et persévérance.

**LE JEU DE DAMES**

**PROBLEME No 244**

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils  
Noirs—10 pièces



Blancs—13 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 243

Blancs		Noirs	
52	46	39	50
25	45	50	39
68	57	55	68
57	31	68	46
30	24	29	18
3	29	18	35
59	53	46	72
53	47	40	53
31	39	43	32
19	7 gagnent		

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



**U. PERRAULT**

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Specialités : Reliure de Bibliothèques, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reliure, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. B'ILL EST 848

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 393, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. A 5 P. M.

**VOTRE CHOIX A BAS PRIX !**

Pôles à Rideaux, tous les genres.  
Séchoirs à Rideaux.  
Ustensiles de Cuisine, tous genres,  
Peintures préparées,  
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.  
Escabeaux grands et petits.  
Machines à Laver et Tordeurs.  
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.

**\$1000.00**

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

**Pin Rouge**

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL,

MONTREAL.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**67,429**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

30599

**La Société Nationale de Sculpture**

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 21 MARS 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant ..... \$19,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout

Le tirage se fait en public.

**ON DEMANDE DES AGENTS**

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



**A L'ENFANT MALADE**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. Prix : 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

FUMEZ LE  
FAMEUX  
CIGARE

...La...

**Champagne**

Préféré des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.

